NUMERO 34

7 MAI 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LE ROMAN SECRET DU DUC DE BERRY

RÉCIT HISTORIQUE INÉDIT

DE ROGER REGIS

★

FRANCE-ILLUSTRATION

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e

LES LIVRES DU MOIS

par GEORGE ADAM

Le même ouvrage qui aura coûté des mois — lorsque ce ne sont pas des années — de travail à son auteur, il faudra disposer tout au moins de quelques heures de loisir pour le lire avec attention, et encore sans être jamais sûr, avant la dernière page, qu'on en retirera un bénéfice intellectuel. Or, malgré la crise du livre, sur laquelle les éditeurs commencent de plus en plus à se lamenter, le flot des « services de presse » continue à déferler chez le critique. Celui-ci est parfois en droit de se demander comment il pourrait faire honnêtement son métier, c'est-à-dire séparer, dans cet immense champ, le bon grain de l'ivraie, avancer des jugements et même, en toute humilité, se borner à dire : « Ceci mérite d'être lu ; cela, non... Parmi les vingt ou trente livres que j'ai reçus cette semaine, il me semble que les qualités de celui-ci lui donnent droit à une certaine postérité de lecteurs... »

Pour peu que ce lecteur professionnel qu'est le critique ait été frappé, un jour, par l'ampleur du problème, il ne pourra désormais que prendre conscience de ses limites matérielles et considérer seulement sa fonction comme une excroissance de la littérature, un bourgeon parasite agréable à regarder un moment, mais sans avenir, sans même une promesse de fleur ou de fruit. Comment donc l'idée pourrait-il lui venir que ses cinquante-deux articles d'une année — s'il opère dans un hebdomadaire — peuvent un jour être proposés à l'attention sous la forme d'un livre, même lorsque ces articles ont été soigneusement épluchés et soumis à un travail minimum de revision et de mise au point ? L'abondance de la production littéraire actuelle, les conditions de la presse quotidienne, hebdomadaire et même mensuelle font, à priori, paraître cette idée un peu ridicule.

Cela étant, on est bien forcé pourtant de s'incliner devant le tour de force que réalise André Rousseaux avec sa *Littérature du XX^e siècle*, dont le troisième volume vient de paraître (Albin Michel, édit). Car le critique du *Figaro Littéraire* et de *France-Illustration* ne se borne pas à publier, chaque semaine, quelques articles dans lesquels il passe en revue, avec un discernement rarement en défaut, les ouvrages qui émergent de la marée que j'évoquais tout à l'heure. Mais il les analyse, les décortique et, parmi ceux qui en valent vraiment la peine, met chaque fois le doigt sur les qualités ou les défauts essentiels. Il opère avec une sûreté de jugement et une rectitude de pensée qui lui ont forcément valu la réputation d'un juge impitoyable. Je l'admire d'autant plus que je suis rarement d'accord avec lui, en particulier lorsqu'il se réfère à des critères confessionnels qu'il est permis de ne pas admettre.

Dans *La Littérature du XX^e siècle* (3^e volume), il étudie non pas tellement l'œuvre que la signification profonde de quelques écrivains d'aujourd'hui. Les pages qu'il consacre à chacun postulent que les ouvrages sont connus du lecteur et qu'un premier travail de défrichement a déjà été opéré. Il ne faudrait pas croire pourtant que toutes ces valeurs sont unanimement consacrées et qu'André Rousseaux se livre à des variations sur des thèmes connus et admis. Car rendre justice à des écrivains aussi discutés, aujourd'hui encore — et aussi peu connus du grand public — que Malraux ou Aragon, Eluard ou T. S. Eliot, Faulkner ou Kafka, c'est témoigner de la qualité la plus précieuse pour un critique : la liberté de l'esprit. C'est aussi faire la preuve que l'on avait depuis longtemps « misé juste » et discerné parmi les grands courants de l'esprit contemporain les plus importants.

Devant la longue liste de noms — le générique — qui précède un film, quel spectateur, si peu fanatique soit-il des salles obscures, ne s'est, une fois au moins, interrogé sur la part exacte prise par toutes ces personnes à la confection de l'œuvre ? Certes on imagine assez bien que le scénariste a inventé une histoire ; que le producteur a financé un metteur en scène et payé des acteurs pour la jouer devant une camera ; qu'il a fallu un spécialiste — l'ingénieur du son — pour surveiller l'enregistrement des voix et de la musique... Mais c'est à peu près tout. Il y a beaucoup de chances pour que les idées ne soient guère nettes, même sur ces notions élémentaires.

Un livre comme *Le Cinéma par ceux qui le font* (Fayard, édit.) vient donc parfaitement à son heure pour éclairer et démonter le mécanisme de « cette activité précise et multiple, bizarrement contradictoire par instants, mais où la part de l'improvisation, du hasard et du miracle est presque réduite à néant, sauf en ce qui concerne la qualité ». Cette définition si juste est due à Denis Marion qui a recueilli et présenté la vingtaine d'articles constituant cet ouvrage passionnant.

Son originalité réside en ceci que Denis Marion s'est adressé non pas à des journalistes ou essayistes, mais, pour chacun des points étudiés, au meilleur spécialiste. C'est un producteur, Raoul Ploquin, qui expose le rôle du producteur ; une script-girl (Jeanne Witta), une vedette (Edwige Feuillère), un chef-monteur (Jean Feyte)... qui délimitent chacun le rôle joué par la script-girl, la vedette, le chef-monteur, etc., dans cette œuvre collective qu'est un film. Pour la première fois, grâce à Denis Marion et aux excellents collaborateurs dont il s'est entouré, nous pouvons nous faire une idée exacte de ce qu'est *vraiment* le cinéma.

Depuis une vingtaine d'années, comme tous les journalistes de grand talent, Fernand Pouey gaspille chaque jour des trésors d'invention, de fantaisie, de grâce pour cette maîtresse ingrate et fugitive qu'est la presse. Harcelé par l'actualité, comme tous ses confrères, il n'a jamais eu le temps de faire fructifier son talent et d'en laisser par le livre un témoignage moins périssable qu'un titre de gazette ou qu'un article, même étincelant. Et pour comble, il s'est beaucoup occupé de radio, qui est bien de tous les arts celui qui laisse le moins de traces.

Heureusement un éditeur intelligent a songé à lui faire raconter comment, avant la guerre, il assista à la création d'un poste privé et comment il en vint à diriger les émissions littéraires et dramatiques de la Radiodiffusion française. Et

(Lire la suite page 3 couverture.)

LE ROMAN SECRET DU DUC DE BERRY

RÉCIT HISTORIQUE INÉDIT

PAR

ROGER RÉGIS

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1949 by Roger REGIS.

ROGER RÉGIS

NÉ en Normandie, Roger Régis vient tout jeune à Paris avec, comme tant d'autres, l'intention d'y faire une carrière de poète. C'est journaliste qu'il devient, mais en même temps romancier. Entre les deux guerres il publie une quinzaine d'ouvrages romanesques et, dans les grands quotidiens ou hebdomadaires, quelque 1.200 contes ou nouvelles.

Vers 1936 il renonce brusquement à la littérature d'imagination et se tourne vers un genre auquel ses études de jeunesse l'avaient, il est vrai, préparé. C'est un succès, puisque la Belle Sabotière obtient, la même année, le Prix du Roman historique.

Ainsi encouragé et suivi par un public fidèle, Roger Régis consacre désormais son talent d'écrivain à l'évocation du passé, qu'il traite avec autant de minutieuse exactitude scientifique que de psychologie et de mouvement.

C'est ainsi qu'il publie entre autres livres : l'Impératrice Joséphine, reine de séduction ; Pauline Fournès ; Delphine la trop aimée, histoire véridique et surprenante de Mme Custine sous la Terreur ; Bonnet rouge et Abeilles d'or, récits de la Révolution et de l'Empire.

Il compte publier bientôt la Citoyenne Marat, livre dans lequel il révèle le véritable visage d'une femme mal connue et trop souvent calomniée.

I. A L'OPÉRA DE COVENT-GARDEN

A SEPT HEURES, comme il avait été convenu, le comte de La Ferronnays, en tenue de soirée, pomponné, bichonné, toqua à la porte du petit appartement de Saint George Street où le duc de Berry habitait. Valentin, le vieux valet de chambre du prince, vint ouvrir et, à la question qu'on lui posa, répondit :

— Non, monsieur le comte ! Monseigneur n'est pas encore rentré.

— Hé ! s'exclama l'arrivant. Voilà qui est incroyable ! Le prince m'avait prié de le prendre sans faute, exactement à cette heure-ci. Nous devons aller ensemble, ce soir, à l'Opéra. On joue le *Rinaldo* de Hændel. Ce n'est pas très réjouissant, mais le spectacle finit par un ballet, et les ballets...

— Oui, les ballets intéressent beaucoup Monseigneur, à cause des danseuses !

Valentin avait son franc-parler. Issu d'une lignée de loyaux domestiques qui, avant la Révolution, avaient toujours servi la famille royale, jadis, à Versailles, il avait, pour ainsi dire, vu naître en 1778 Charles-Ferdinand, le second fils du comte d'Artois, et ne l'avait jamais quitté. Lors de l'émigration, il s'était attaché à ses pas, le suivant tour à tour en Belgique, à Turin, à Coblence, puis en Angleterre. Après ses rires d'enfant, il avait entendu ses confidences de jeune homme. Il avait partagé son morne ennui, là-bas, dans les brumes de l'Ecosse, à l'ombre du triste château d'Holy-Rood, et maintenant — on était au mois de mai 1804 — maintenant qu'on habitait Londres, il n'ignorait rien de cette soif de plaisirs qui emportait son maître un peu plus chaque jour.

Se souvenant de son devoir pourtant, Valentin introduisit M. de La Ferronnays dans le cabinet de travail du prince et le pria d'attendre, ajoutant :

— Si Monseigneur a donné rendez-vous à Monsieur le comte, Monseigneur ne tardera peut-être pas à revenir... à moins qu'un joli minois ne se soit trouvé sur sa route. On ne peut prévoir alors quand nous le reverrons !

La Ferronnays, qui était l'ami le plus intime du duc, savait à quoi s'en tenir sur ce chapitre. Il ne put s'empêcher de sourire et, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, s'installa confortablement dans un des fauteuils.

Lorsque le comte d'Artois, s'acquittant enfin d'une partie de ses dettes, avait pu s'arracher à ce château d'Edimbourg où la prudence le tenait en quelque sorte prisonnier, il avait choisi à Londres pour résidence un bel hôtel de Backer Street, entre Hyde Park et Regent's Park, juste à côté de l'hôtel du ministre anglais, Mr. Pitt. Mme de Polastron,

sa maîtresse, qui devait mourir cette année même, au mois de mars, s'était logée à peu de distance, dans une jolie maison de Thayer Street. Tout naturellement les Français émigrés, ceux du moins à qui leurs ressources le leur permettaient, s'étaient groupés dans le même quartier, formant ainsi au cœur de la grande ville étrangère une petite colonie élégante. Le duc de Berry, lui, avait profité du changement pour conquérir son indépendance.

Sous la férule de M. de Sérent, son gouverneur, quand il était jeune, sous la tutelle de son père, quand M. de Sérent avait déserté Holy-Rood, Charles-Ferdinand avait toujours eu peine à refréner sa nature impétueuse. Cette fois l'occasion lui avait paru favorable pour se libérer. Il avait loué, toujours dans le même quartier, dans Saint George Street, un appartement personnel où il lui était loisible de mener à sa guise sa vie de garçon. Quelques pièces seulement et sans apparat: une chambre, un salon où les visiteurs étaient rares, un cabinet de travail où il ne travaillait jamais et, pour le servir, le fidèle Valentin, aussi habile à préparer un lunch qu'à entretenir la garde-robe de son maître, à éconduire les importuns qu'à recevoir discrètement les visiteuses furtives...

Sur la cheminée, la pendule sonna la demie de 7 heures. M. de La Ferronnays bâilla. Le valet de chambre s'était retiré depuis longtemps. L'ami de Charles était las de tapoter du bout de sa canne la pointe de ses escarpins et de regarder par la fenêtre, au-dessus des maisons rouges et des toits gris, le soir de printemps, d'un bleu de pastel, qui s'alanguissait dans le ciel londonien. Soudain il eut un sursaut heureux. La porte du cabinet venait de s'ouvrir et le duc de Berry d'apparaître enfin.

— Ah ! mon ami, fit celui-ci aussitôt, que je vous dois d'excuses ! Je ne vous avais pas oublié, croyez-le, ni notre rendez-vous de ce soir, mais figurez-vous que je suis allé me promener à cheval, à Hyde Park, et que là...

— Vous avez fait une rencontre ! interrompit La Ferronnays impassible.

— Comment le savez-vous ? demanda Charles, surpris.

— Je l'ai deviné.

— Et bien deviné ! En effet, au nord de la Serpentine, dans un joli sentier ombragé de bouleaux, entre deux grandes prairies où paissaient des moutons, j'ai croisé tout à coup une jeune promeneuse qui, l'ombrelle à l'épaule, s'en allait à pied, toute seule. Des yeux, mon cher ! Des cheveux ! Un teint ! Bref, une de ces merveilleuses Anglaises si blondes et si roses !

Il parlait, il parlait, avec de grands gestes des deux bras et des mines à la façon des Français. Et son ami, bien qu'il fût habitué à ces subits enthousiasmes, regardait le prince avec l'affectueuse admiration qu'on éprouve pour ces natures vives et spontanées. Charles-Ferdinand, duc de Berry, était alors dans sa vingt-sixième année. Grand, la poitrine large, les muscles forts, il avait une bonne grosse tête bien vivante ramassée sur un col un peu court, des cheveux et des favoris blonds joliment bouclés, des yeux bleus sous des paupières saillantes, une bouche gourmande, un teint coloré, et cet aspect — sans noblesse mais plaisant — autant que ses manières joviales, faisait dire de lui qu'il était « un bon luron ».

Une fois de plus La Ferronnays dut l'interrompre :

— Charles, répondez-moi. Oui ou non, allons-nous à l'Opéra ?

Entre eux, il avait toujours été convenu que le jeune comte l'appellerait par son prénom et se garderait de lui donner du « Monseigneur ». Cela plaisait à la simplicité du prince et, en public, avait l'avantage de ménager l'incognito dont il était jaloux pour bien des raisons.

— Parbleu ! oui ! répondit Charles.

— Pourtant vous ne prétendez pas aller à Covent Garden en tenue de cheval ?

— Certes ! Que dirait la gentry anglaise ?

— En ce cas, allez vite vous habiller !

— J'y vais. Les soins de ma toilette ne m'empêcheront pas de vous conter mon histoire.

Le duc passa en effet dans sa chambre et héla Valentin pour qu'il l'aidât à changer de costume, mais il laissa la porte ouverte. Et tandis qu'il s'habillait il continua de parler. Toujours immobile dans son fauteuil, La Ferronnays entendait venir jusqu'à lui, par phrases coupées de silences :

— Ce devait être une petite bourgeoise... J'adore les bourgeoises. Elles sont souvent plus charmantes que nos marquises et ne font pas tant de simagrées... Oui, une bourgeoise ou la femme d'un commerçant de Kensington. Je l'ai saluée et, faisant faire demi-tour à mon cheval, je l'ai suivie, au pas, à courte distance... Ce cheval sur ses talons semblait l'effrayer. Elle marchait vite et m'a emmené ainsi au diable vauvert... Tout à coup elle s'est arrêtée et, quand je l'eus rejointe, elle m'a dit en anglais, car c'était une Anglaise, je m'en doutais bien... elle m'a dit avec une moue de puritaine scandalisée : « Je vous prie, monsieur, de ne pas m'importuner davantage. Ce n'est pas une raison parce que vous êtes Français... » Hein ? la maligne : elle avait deviné juste, elle aussi ! « Ce n'est pas une raison pour vous permettre des façons qui ne sont pas de mise dans ce pays ! »... J'ai eu beau insister ; elle m'a envoyé paître... avec les moutons de Hyde Park. C'est dommage. Elle avait des yeux, mon cher ! Et une bouche ! Et un teint !... Qu'est-ce que vous en pensez, La Ferronnays ?

Du fond de son fauteuil, La Ferronnays répliqua froidement :

— Je pense que vous serez plus heureux une autre fois.

— Mais encore ?

— Je pense que 8 heures viennent de sonner et que nous serons en retard à l'Opéra.

— Bah ! mon cher, pourvu que nous arrivions à temps pour le ballet ! D'ailleurs je suis prêt.

Le duc reparut en effet, en frac bleu à boutons d'or, culotte courte et bas de soie. Une ample cravate de mousseline moussait sous son menton. Il tenait sous son bras gauche un chapeau à deux cornes et à la main droite une haute canne à pommeau d'agate.

— Partons ! fit La Ferronnays en se levant. Nous allons trouver, j'espère, un cab dans la rue.

— Partons et que Haendel, dieu des Anglais, nous pardonne !

Quand les deux amis pénétrèrent dans le fameux théâtre de Covent Garden, les premiers actes de *Rinaldo* étaient achevés et le dernier commençait. Le public écoutait, recueilli. Encore que sa musique d'opéra fût fortement imprégnée d'influences italiennes ou allemandes, Hændel demeurait, au goût des mélomanes Anglais, le grand compositeur national. Charles ne l'ignorait pas, ni La Ferronnays. Aussi se glissèrent-ils sans bruit dans la loge qui leur était réservée. Sans bruit également, ils s'assirent. La Ferronnays commença de prêter l'oreille aux artistes. Le duc sortit des basques de son habit une petite lorgnette de nacre et se mit à inspecter, rang à rang, l'orchestre et les loges.

Dans la salle, peu de Français de connaissance. En revanche, beaucoup de jolies femmes, très parées, très endiamantées, très empanachées, et toutes un peu sur le modèle blond et rose. Le modèle, en plus élégant, en plus racé, de la promeneuse de Hyde Park. Charles se désintéressa vite de celles-là pour se souvenir de celle-ci et maudire son intransigeante vertu.

Il commençait de s'ennuyer lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur une spectatrice qu'il n'avait pas remarquée encore. Elle était assise à l'orchestre, à la hauteur de sa loge. Par exception, elle n'était ni blonde ni rose, mais très brune au contraire, avec un teint extrêmement pâle. Par exception aussi, elle était habillée avec simplicité, sans diamant sur la gorge, sans plume dans les cheveux. Tout de suite Charles pensa que cette jeune femme n'était pas venue au théâtre par coquetterie de parade ni par snobisme pour le musicien, mais par amour sincère de la musique.

Il ajusta sa lorgnette. Les lustres de bougies suspendus au-dessus de la salle éclairaient mal les personnes assises à l'orchestre. Pourtant il distingua avec netteté le profil encadré par la lorgnette, un profil parfait, nez droit, lèvres divinement dessinées, coiffure en bandeaux laissant apercevoir tout juste le lobe de l'oreille telle une coquille rose, nuque blanche aux inflexions voluptueuses, une de ces nuques qui appellent le baiser. Derrière ce visage, comme pour lui servir de repoussoir, un autre visage se détachait, celui d'une vieille femme grimaçante et ridée.

Charles allait faire part de ses remarques à son voisin quand le rideau tomba et les applaudissements crépitèrent. Presque tout de suite, la porte de la loge s'ouvrit devant un visiteur. C'était un autre ami du prince, le comte de Clermont-Lodève. On échangea des poignées de main avec des paroles banales. Puis le duc, revenant à son idée, montra discrètement la jeune femme brune et pâle de l'orchestre et s'informa :

— Savez-vous qui elle est ?

— Mieux que quiconque, fit Clermont-Lodève, car je me suis cassé le nez à sa porte ou, tout au moins, à la porte de son cœur. Cette jeune femme, qui est très belle, n'est-ce pas ? se nomme Mrs. Brown. Mrs. Amy Brown. Elle n'a que vingt et un ans et est veuve depuis l'année dernière. Je ne sais trop ce qui l'a poussée à venir de sa province à Londres, mais elle y mène une vie fort correcte, en compagnie d'une vieille parente — celle que vous voyez assise à côté d'elle — et qui lui sert de chaperon. J'ai fait sa connaissance chez des amis communs, une famille anglaise de la Cité, et je lui ai fait la cour, mais en pure perte. Je crois que cette veuve, qui est la fille d'un pasteur, ne veut rien entendre hors du mariage. Or le mariage ne me tente pas, et je n'ai pas insisté.

— Ah ! Ah ! fit le prince tout songeur.

Puis, du ton le plus naturel :

— Clermont-Lodève, voulez-vous me faire le plaisir de me présenter à Mrs. Brown ?

— Quand vous voudrez, Monseigneur !

— Eh bien ! A la fin du spectacle. Mais attention ! Il est inutile de révéler qui je suis. Pas de Monseigneur ! Présentez-moi simplement comme un de vos amis ! Et, comme nom... Charles de France ! Cela sonne bien. Charles de France, un gentilhomme que le malheur des temps a contraint d'émigrer.

— A vos ordres, Mon... ! A vos ordres, cher ami !

Les deux compagnons du prince ne furent pas sans remarquer son impatience pendant la fin du spectacle. Le ballet lui-même le laissa indifférent. Il ne cessait de regarder Mrs. Brown à travers sa lorgnette. Dès que le rideau tomba pour la dernière fois, il se leva et fit un signe à Clermont-Lodève. Tous deux, suivis de La Ferronnays, gagnèrent l'atrium du théâtre, où ils arrivèrent parmi les premiers. La foule refluait, de plus en plus dense, vers les sorties. Enfin ils aperçurent, enveloppée d'un long manteau sombre, celle que l'on attendait. Les trois jeunes gens se hâtèrent à sa rencontre et, remplissant son rôle d'introducteur, Clermont dit en anglais à la jeune femme :

— Voulez-vous me permettre, Mrs. Brown, de vous présenter un de mes excellents amis, le comte Charles de France ?

Elle sourit avec grâce et tendit une petite main blanche et potelée :

— Enchantée, monsieur le comte !

A son tour, le prince demanda, en anglais lui aussi :

— Voulez-vous me permettre de vous offrir le bras jusqu'à votre voiture ?

Elle sourit de nouveau, avec une moue malicieuse, et répliqua :

— Je n'ai pas de voiture.

— En ce cas, fit-il vivement, nous en prendrons une, un cab tout simplement, et, après vous avoir reconduite, je la garderai pour rentrer chez moi.

Il ne lui donna pas le temps de répondre et l'entraîna. Sans souci de la vieille dame que Clermont-Lodève et La Ferronnays, se sacrifiant, avait accaparée, ils s'éloignèrent vers les degrés qui rejoignaient la rue. Mrs. Brown ne songeait pas à résister. Surprise, éberluée, elle écoutait son cavalier dont l'éloquence volubile ne lui lais-

sait pas les loisirs de penser. Il disait la vive impression que la beauté de la jeune femme avait suscitée en lui, le désir impérieux qu'il avait de la mieux connaître, la passion qu'il éprouvait pour la grande musique classique — ce qui n'était pas vrai — et son dédain de la danse — ce qui l'était encore moins. Il disait maintes autres choses, tantôt sur un ton badin, avec des mots drôles, tantôt avec des murmures qui étaient comme une caresse de la voix. Mrs. Brown recouvra seulement ses esprits lorsque, sans savoir comment, elle se trouva assise dans un cab qui trottait dans la nuit, seule à seul avec son impétueux compagnon.

— Mais, s'écria-t-elle en riant, nous voici déjà partis, et vous ne m'avez même pas demandé mon adresse !

— Qu'importe ! Ce n'est pas chez vous que nous allons, mais dans un petit restaurant français de Soho Square dont j'ai pu apprécier la bonne cuisine. Nous y souperons.

— Vous êtes fou !

— Point que je sache ! Mais, si cela est, vous devrez vous en prendre à vous-même. C'est à cause de vous que je perds la tête. Ayant eu ce soir le bonheur de vous rencontrer, je ne peux me résoudre à vous voir vous éloigner déjà. J'ai besoin de votre présence. Je sens, oui, je sens que le destin vous a placée tout exprès sur ma route pour vous permettre de jouer un rôle important dans ma vie. Si vous saviez à quel point, dans cette ville pour moi étrangère, je suis seul et triste !... Vous souriez. Votre sourire est à mes yeux une aurore qui se lève. Vous ne voyez pas cette aurore dans la nuit ? Moi, je la vois.

Mrs. Brown souriait en effet, à la façon des enfants qui s'émerveillent au récit d'un conte féerique. Les Français qui lui avaient déjà été présentés s'étaient parfois montrés bavards, mais jamais avec cette gaîté mêlée de tendresse et de poésie. Quant aux Anglais qu'elle avait connus... Non, ce compagnon que le hasard lui avait donné ne ressemblait à aucun des hommes qui l'avaient courtisée jusqu'ici et à qui il lui avait été facile de résister. Il était unique en son genre. Elle ne se lassait pas de l'entendre.

Un remords cependant lui vint en songeant à la vieille parente qu'elle avait, dans son étourderie, abandonnée d'une façon bien cavalière. Au lieu de répondre aux galanteries du jeune homme, elle avoua son souci. Il s'empressa de la rassurer, toujours plaisantant :

— Ne craignez rien pour elle ! Je l'ai laissée entre les mains de mes deux amis. Ce sont des jeunes gens très bien élevés et qui savent se conduire avec les personnes respectables. Ils ne manqueront pas de l'emmener souper avec eux. Ainsi tout sera pour le mieux, eux de leur côté, nous du nôtre !

Dans le cab toujours trottant, l'ombre de la nuit était rayée de loin en loin par l'éclat rougeâtre des lanternes suspendues dans les rues. Une ombre, une lumière ; une ombre, une lumière. Quand la lumière reparaissait, Charles tournait les yeux vers la jeune femme pour retrouver, tout proche, le pur profil qu'il avait tant admiré au théâtre. Quand l'ombre revenait, il cherchait sa main. Il la trouva enfin et la pétrit doucement entre ses doigts. Elle la lui abandonna. Alors il s'enhardit et glissa son bras autour de la taille ; elle ne résista pas et se fit molle et souple comme une écharpe.

— Je suis heureux ! murmura-t-il. Grâce à vous, je suis heureux plus que je ne l'ai jamais été de ma vie !

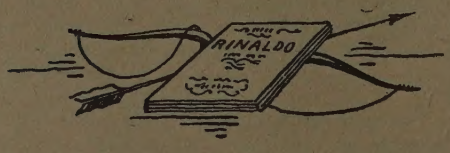
Elle ne répondit pas, mais une roseur légère teinta ses joues si pâles jusqu'alors. Il s'enhardit davantage et, s'inclinant sur la nuque baissée, posa ses lèvres entre la lourde masse des cheveux et l'échancrure du corsage.

— Non, fit-elle d'une voix sans timbre. Je ne veux pas... Je vous défends...

Il comprit que ce n'était là que des paroles vaines, car elle ne tenta pas de se soustraire au baiser ni de le repousser. Il goûta longuement la saveur de cette chair nouvelle et respira longuement le parfum nouveau qui s'en exhalait. Ainsi fixé, il eût souhaité que cette fuite dans la nuit se prolongeât sans fin, sans but. Peut-être la jeune femme, elle aussi, souhaitait-elle qu'il en fût ainsi, sans rien de plus. Mais, parvenu à Soho Square, le cab s'arrêta devant une maison de brique dont les larges fenêtres du rez-de-chaussée luisaient de lumière derrière des rideaux blancs bien tendus.

— C'est ici ! dit Charles. Descendons ! Je connais le patron de ce restaurant... A propos, aimez-vous le champagne ?

Pourtant ni l'un ni l'autre ne faisaient un mouvement, comme si, pour sceller leur entente, ils eussent oublié quelque article essentiel. Est-ce lui, est-ce elle qui s'en souvint en premier ? Les deux bouches enfin se rencontrèrent, et si brusquement qu'elles se heurtèrent. Elles furent longues à se séparer. Alors seulement Charles sauta à terre et tendit la main pour que Mrs. Brown s'y appuyât. La nuit de printemps était tout embaumée par le parfum des tilleuls plantés sur le square.



2. LE MARIAGE SECRET

Amy reconnut les pas qui montaient l'escalier. Elle courut ouvrir la porte et tendit les bras à celui qui arrivait. Charles posa un baiser sur le front de la jeune femme, puis sur ses lèvres. Elle cependant l'entraînait vers le petit salon où chaque soir, à la même heure, ils avaient l'habitude de se retrouver. Elle l'entraînait avec une hâte plus vive que de coutume, comme si les doux moments d'intimité dont ils allaient jouir aujourd'hui allaient lui permettre une confidence qu'elle n'avait pas osé faire encore.

— Vous êtes en retard ! dit-elle. Venez vite !

— Moi, en retard ! Vous savez bien que pour rien au monde je ne voudrais vous causer cette peine.

Mrs. Brown n'était pas devenue la maîtresse du duc de Berry dès leur première rencontre, après la soirée de Covent Garden. Avec son impétuosité naturelle, il l'avait pour ainsi dire enlevée en cab et conduite dans le restaurant français de Soho Square pour y souper. Eblouie par la jeunesse ardente du prince, enveloppée, annihilée ainsi qu'une proie prise au piège, elle lui avait abandonné tour à tour sa main, puis sa nuque, puis sa bouche ; mais quand elle s'était assise avec lui parmi les soupeurs du petit restaurant elle avait recouvré assez de sang-froid pour résister aux prières qui lui demandaient davantage. Il dut la reconduire jusqu'à la porte de sa maison et partit la mine désespérée, mais non sans lui avoir arraché la promesse d'un rendez-vous pour le lendemain.

Ce jour-là ils se revirent, et les jours suivants. Charles n'avait plus l'air désespéré, mais mélancolique et concentré. Il profita de ces belles après-midi de mai, si douces et si charmantes sous le ciel de Londres, pour emmener la jeune femme se promener en voiture à Hyde Park ou bien, louant un bateau tiré par un solide rameur, pour remonter la Tamise jusqu'aux jardins de Hampton Court. La rivière était toute sillonnée de ces barques portant des couples en qui se devinaient des amants. Au retour, à la nuit tombante, Amy s'attristait. Elle ne savait trop la cause de sa tristesse : le trouble du printemps et de ses langueurs, la peine qu'elle infligeait à son soupirant obstiné ou sa vertu qui chancelait.

Car, elle s'en rendait compte, sa vertu chancelait. Trois semaines après les premiers mots d'amour murmurés par le jeune Français, Amy Brown se soumit, heureuse, à la fatalité.

Aussitôt toute sa vie se transforma. Charles lui fit abandonner l'appartement où elle habitait, à Londres, depuis bientôt cinq années, et, en même temps, la vieille parente qui veillait sur elle. Il lui loua dans une maison modeste, mais face à Regent's Park, un logis nouveau qu'il meubla selon le dernier goût du jour. Il engagea pour elle une servante. Il l'obligea à renouveler sa garde-robe et commença de lui offrir des bijoux. Il fut en fait, autant qu'un amant, un mari attentif et généreux.

Retenu pourtant par un dernier scrupule, le duc de Berry avait continué de garder le silence sur sa personnalité véritable. Frère cadet du duc d'Angoulême, fils de « Monsieur », comte d'Artois, neveu de Louis XVIII, le roi errant et sans couronne, mais destiné à monter sur le trône des Bourbons si une nouvelle révolution abattait en France l'Usurpateur ! Non, Amy ne se doutait pas que c'était ce prince-là qu'elle serrait dans ses bras chaque soir. Comme on le lui avait dit et comme il l'avait répété lui-même, elle croyait son amant le fils d'un noble français émigré en Angleterre. Peu lui importaient d'ailleurs le nom et le titre ! Elle aimait Charles, voilà tout. Elle l'aimait d'une passion exclusive et totale dont chaque jour accroissait l'ardeur. Elle l'aimait dans le don entier de soi, prête à tous les dévouements et tous les sacrifices.

Et, parce que son amour était tel, Amy n'avait pas hésité à tout révéler d'elle-même à son amant si discret.

Amy était née le 8 avril 1783 à Maidstone, une petite ville sur le Medway, près de Londres. Son père, Joseph Brown, était pasteur et exerçait son ministère dans la même ville. Sa mère se nommait Mary Ann Deacon. Quatre jeunes frères et sœurs étaient morts en bas âge. Un cinquième, Charly, vivait encore et s'était marié. Elle-même, en 1799, à seize ans, avait épousé un de ses cousins, Freeman-Granville Brown, qui était commerçant et l'avait emmenée à Londres. Elle avait eu deux fils qu'on élevait maintenant à Maidstone, dans la maison du pasteur. Enfin, l'année dernière, en 1803, son mari était mort, ne lui laissant qu'une fortune médiocre et de médiocres souvenirs.

Et, comme Charles s'étonnait qu'à vingt et un ans sa maîtresse eût déjà une existence si remplie, elle avait confié :

— Beaucoup d'événements en effet, mais peu d'heureux ! Je me souviens de ma jeunesse à Maidstone comme d'une époque d'immobilité et de silence. Mon père était d'une sévérité outrancière ; ma mère, presque autant. Il m'était défendu de rire ou de chanter. J'aimais les fleurs ; on me refusait de les cultiver sous prétexte que c'est là une distraction indigne d'un esprit positif. J'aimais la musique ; on ne m'en permettait aucune, sauf les hymnes religieux du dimanche. Et puis, à peine adolescente, mes parents me marièrent sans même me demander mon avis. Freeman n'était pas un mauvais homme, mais, déjà vieux, tout entier consacré à ses affaires, il ne s'occupait guère plus de moi que d'un petit animal domestique qu'il retrouvait en rentrant, le soir, à la maison. La maison était triste. Freeman l'était aussi. Je

m'étiolais comme une plante privée d'air et de soleil. Puis-je me plaindre de mon veuvage qui m'a rendu la liberté ? Non, puisque grâce à lui je vous ai connu, Charly ; puisque grâce à vous j'ai appris ce que c'est que de vivre, ce que c'est que d'aimer !

Cela, et bien d'autres confidences émouvantes depuis trois mois qu'elle était sa maîtresse, c'est ce que le duc de Berry avait entendu conter, soir après soir, quand il venait régulièrement retrouver Amy, quand elle l'accueillait, comme aujourd'hui, en tendant les bras et, comme aujourd'hui, en l'entraînant vers le salon d'où la vue était si belle sur les prairies et sur les boqueteaux de Regent's Park...

Il la suivit, amusé de sa hâte. Il prit sa chaise habituelle, près, tout près du fauteuil où la jeune femme prenait place. Comme d'habitude elle demanda avant toute autre chose :

— Qu'avez-vous à m'apprendre, Charly ?

— Moi ? Rien, si ce n'est que je vous aime. Depuis que je vous l'ai dit pour la première fois, c'est, à chaque jour qui passe, un peu plus vrai.

Qu'aurait-il pu lui avouer en effet de sa vie cachée de prince du sang ? Certes, il avait rendu visite ce matin à son père et, dans l'hôtel de Backer Street, avait rencontré des Français venus tout droit de Paris et apportant au comte d'Artois les dernières nouvelles de France. On avait beaucoup parlé de ce « Buonaparte », qui, non content de mettre la République dans sa poche, s'était fait proclamer Empereur au mois de mai dernier. On assurait même que l'audacieux petit homme avait formé le projet d'un couronnement à Notre-Dame, en présence du pape. Monsieur avait haussé les épaules. Sur quoi un des visiteurs avait déclaré d'un air entendu :

— Buonaparte n'en a pas pour longtemps ; il est malade et jaune à faire peur.

On avait parlé aussi d'un complot qui se tramerait contre la vie du nouvel Empereur. A ce sujet, Monsieur avait remarqué gravement :

— Tuer n'est pas assassiner.

Non, Charly ne pouvait répéter ces propos à la jeune femme sans trahir son secret. Au reste, lui-même ne portait plus attention aux événements politiques. Il n'avait plus l'espoir d'une restauration des Bourbons sur le trône de France. Il ne se souciait que de son bonheur présent et que de son amour. A son tour il questionna Amy :

— Et vous, mon doux cœur, qu'avez-vous à m'apprendre ?

Elle aussi, elle répondit :

— Rien !

Mais au frémissement des longs cils noirs sur les sombres prunelles, au mouvement des lèvres hésitant entre le sourire et la moue chagrine, il lut clairement le contraire.

— Petite cachottière ! fit-il en riant.

Elle saisit la main du jeune homme et, baissant les yeux :

— Je ne sais, dit-elle, si nous devons nous réjouir ou nous attrister. Tant que j'ai pu douter j'ai gardé le silence, mais maintenant que j'ai consulté un médecin je ne doute plus...

Elle n'osa poursuivre et, relevant les regards vers le jeune homme, sembla l'interroger. Sa réponse fut prompte. Avec une vivacité joyeuse, il s'exclama :

— Un enfant de vous, Amy ! Rien ne pouvait me rendre plus heureux !

Pendant quelques instants, les rires et les baisers scandèrent le dialogue qui suivit cet aveu. La jeune femme cependant n'éprouvait pas le parfait contentement qu'elle escomptait. Ce n'était pas tout pour elle que la façon dont Charles avait accueilli l'annonce de cette naissance. Il lui restait à dire le fond de sa pensée, et c'était le plus délicat. Quoique fille d'un pasteur, quoique élevée dans les idées les plus rigoristes, Amy avait accepté allégrement de devenir la maîtresse de ce jeune émigré. Cela ne se savait pas dans le milieu londonien où elle avait encore des attaches, et son existence quotidienne demeurait en apparence des plus correctes. Il n'en pourrait être de même quand elle serait mère. Qu'en résulterait-il surtout pour l'avenir ? Charly, l'impétueux Charly, resterait-il fidèle ? Ne serait-il pas tenté de se déshabituer d'un logis encombré par un berceau et de se détacher d'une femme dont il ne serait plus l'unique objet d'inquiétude ? Amy avait soif de continuité dans l'amour. S'étant donnée, elle ne voulait pas se reprendre, mais ne voulait pas non plus qu'on se reprît.

Ah ! que ces désirs et que ces craintes, tout en nuances, furent donc difficiles à exprimer ! L'amour, à l'état parfait dans son cœur, se révoltait à l'idée qu'on pût la soupçonner d'ambition ou d'intérêt. Certes le mariage semblait à ses yeux la fin la plus souhaitable pour une si belle aventure. Mais le mariage était-il possible avec un jeune homme dont elle ignorait la famille, qui n'avait pas été instruit dans la même religion et qui, étranger, pouvait être contraint plus tard de quitter l'Angleterre ? Amy s'arrêtait à chaque phrase ; elle soupirait ; elle se contredisait. Il fallut que Charly vînt à son aide.

— Je vous comprends, dit-il, j'approuve les sentiments qui vous animent et je rends hommage à leur délicatesse. Le mariage en effet serait la meilleure des solutions pour vous assurer de ma détermination inébranlable. Mais le mariage officiel, j'entends le mariage contracté selon les lois anglaises, me paraît malaisé à faire admettre par mon père.

Il n'en donna pas les raisons. Pouvait-il lui avouer qui était ce père ? Pouvait-il lui expliquer les exigences de la tradition par quoi un prince du sang, quel que soit son âge, ne contracte jamais d'union sans l'assentiment du chef de famille ? Il réfléchit un moment, cherchant comment compenser cette sorte de refus. Puis brusquement :

— Voulez-vous, dit-il, que je vous prête serment de fidélité sur la Bible ?

— Vous, un papiste ! fit-elle en souriant. Jurer sur la Bible !

— Papiste, comme vous dites ! Mais tout papiste que je suis, j'ai les mêmes croyances que vous, protestante.

— Vos croyances, mon ami, sont sincères, j'en suis sûre. Mais, encore une fois, je ne veux rien

devoir à la contrainte. Je ne souhaite ni mariage ni serment si vous consentez à m'aimer toujours, quoi qu'il arrive.

Entre eux deux, ce fut comme un défi lancé à qui montrerait le plus d'élégance morale et d'abnégation. Piqué au jeu, Charly s'écria :

— Faites-moi confiance, mon doux cœur ! Accordez-moi quelques jours pour y mieux songer et je vous prouverai bientôt qu'un amant comme moi est un amant pour la vie !

Il ne s'expliqua pas davantage. Elle se garda de rien demander. Tout naturellement ils parlèrent de nouveau de l'enfant qui, précisa-t-elle, devait naître au mois de février prochain. Assis près de la fenêtre, les mains unies, ils regardaient comme dans un rêve le soir d'août qui engrisaillait les arbres de Regent's Park et la brume qui montait des prairies.

Quand tard dans la soirée le duc de Berry fut de retour dans son appartement de Saint George Street, il ne manqua pas en effet de songer à l'engagement qu'il venait de prendre. Il y songea les jours suivants, et sans avoir consulté aucun conseiller il s'arrêta à cette solution : offrir à Mrs. Brown un mariage catholique, béni par un prêtre, mais tenu secret et non enregistré par l'administration civile anglaise. En somme un mariage morganatique comme tant de princes en avaient contracté dans le passé, entre autres son illustre aïeul le roi Louis XIV épousant la veuve de Scarron.

Ainsi la jeune femme aurait-elle la certitude que son cher Charly serait uni à elle par un lien indissoluble à ses yeux de « papiste », comme elle avait dit.

Une telle décision avait de quoi surprendre. Eh quoi ! lui si vite épris d'une beauté qui passe, lui si volage dans ses aventures éphémères, se fixer pour toujours ! A vrai dire il ne se reconnaissait plus lui-même tant l'amour qu'il éprouvait pour Mrs. Brown l'avait transformé. Toutefois, avant de faire part à la jeune femme de ses intentions, le duc de Berry résolut de s'en ouvrir à son père. Bien que majeur, il se refusait le droit d'agir dans une circonstance aussi grave sans demander sinon l'encouragement, du moins la non-opposition du comte d'Artois.

Un matin, donc, il se rendit à Backer Street et se fit annoncer auprès de Monsieur.

Monsieur avait alors quarante-sept ans. Ses cheveux grisonnaient ; sa figure aux traits réguliers était maigre, mais il avait gardé dans toute sa personne cette élégance d'allure, cette grâce naturelle, et dans ses propos cette affabilité qui séduisaient tous ceux qui l'approchaient. Il reçut son fils, dont bien peu d'années — une vingtaine environ — le séparaient, de la façon cordiale avec laquelle on reçoit un ami. Il ne montrait plus pourtant cette apparence insouciante dont il était coutumier autrefois, et son visage restait grave malgré tout. Dans sa jeunesse, tout comme Berry dans la sienne, le comte d'Artois avait été un amant versatile dont les fantaisies étaient sans lendemain. Il avait fallu que la comtesse de Polastron devînt sa maîtresse pour qu'il se fixât dans l'amour d'une seule. Ainsi était-il resté attaché à cette femme douce et tendre pendant les dernières années vécues à Versailles et pendant le temps de l'émigration. Mais voici qu'au mois de mars de cette année 1804 Mme de Polastron, consumée par la phtisie, était morte à Londres. Elle était morte réconciliée avec la religion et demandant comme grâce à l'amant qu'elle allait quitter :

— Soyez tout à Dieu, Monseigneur !

Depuis lors, se conformant à la promesse faite au chevet de la disparue, le comte d'Artois avait été « tout à Dieu ». C'est au souvenir de Mme de Polastron qu'il demandait l'inspiration de chaque jour ; c'est dans la dévotion exacte et méticuleuse qui était devenue la sienne qu'il puisait sa règle de conduite.

Tout de suite Monsieur questionna son fils sur le but de sa visite. Berry dut, non sans de longues circonlocutions, s'expliquer. Il vanta les mérites de Mrs. Brown et l'honorabilité de la famille du pasteur. Il affirma l'attachement désintéressé que la jeune femme lui portait et le désir qu'il avait de répondre à son dévouement par un dévouement semblable. Il finit par balbutier si piteusement que le comte d'Artois s'écria :

— Pour que vous veniez me confier ainsi vos amours que je devrais ignorer, que prétendez-vous faire ?

Berry alors lâcha tout à trac :

— Si vous n'y mettez pas d'obstacle, mon père, je prétends faire bénir par un prêtre mon union avec Mrs. Brown.

Aussitôt Monsieur s'emporta. Son vieux sang orgueilleux bouillonna. Quoi ! Un Bourbon épouser une femme sans naissance, une étrangère, une protestante ! Jamais, non, jamais, il n'accepterait une mésalliance si basse et si menaçante pour l'avenir ! Il était pâle et ses lèvres tremblaient de colère. Le jeune prince, tout déconfit, pliait sous l'orage. Peut-être se serait-il retiré sans insister quand, sans y voir malice, il murmura :

— Que deviendrai-je si vous ne me permettez pas de demander la bénédiction de l'Eglise ? Cette femme, je l'aime pour toute la vie... Tenez ! exactement, mon père, comme vous avez aimé Mme de Polastron ! Je ne me séparerai donc jamais de Mrs. Brown et, par votre intransigeance, je vivrai dans le péché.

Mme de Polastron ! Le péché ! Toute la tendresse de sa liaison amoureuse et tout le remords de son existence hors des règles revinrent à l'esprit du comte d'Artois. Soudain apaisé, il sourit tristement et répondit :

— Je ne veux pas que par ma faute vous viviez, mon fils, dans le péché. Agissez donc à votre guise ! Comme père je ne vous approuve pas, mais comme chrétien je n'ai pas le droit de m'opposer à votre dessein.

— C'est ce que j'espérais de votre bonté. Et je vous en serai toujours reconnaissant.

Déjà Berry s'était levé pour prendre congé de son père. Celui-ci le retint en disant :

— Il y a une dernière considération à laquelle vous n'avez pas songé peut-être. Le roi, votre

oncle, n'a pas donné d'héritier à la couronne. Votre frère, Angoulême, quoique marié depuis cinq ans, n'a pas eu d'enfant. C'est sur vous que repose l'espoir de la monarchie...

Tout heureux d'avoir eu gain de cause, somme toute facilement, le jeune prince eut un geste désinvolte.

— Croyez-vous, fit-il, que Napoléon soit disposé à nous rendre le trône dont il s'est emparé ? Non, mon père, quoi qu'on en dise, les Bonaparte sont pour longtemps installés aux Tuileries, et s'il devait y avoir un jour quelque changement, ce n'est pas à moi qu'on aurait recours pour prolonger la dynastie des Bourbons !

— Qui sait ? fit Monsieur en hochant la tête.

Il n'ajouta rien de plus, regardant avec une complaisance attendrie — souvenir de ses jeunes et folles années — s'éloigner son fils dont le visage maintenant rayonnait de joie.

Quelques semaines plus tard le serment qui allait lier l'un à l'autre les deux amants fut sanctifié dans la petite chapelle catholique de King Street où les Français émigrés à Londres avaient coutume de se réunir pour les offices. Le prêtre qui desservait cette chapelle, un Français lui aussi, était l'abbé Chené. Il bénit le mariage de Mrs. Amy Brown, veuve de Freeman-Granville Brown, avec « Charles-Ferdinand de France ». Là encore le secret de l'origine royale de Berry avait été gardé. Deux témoins seulement, dont la discrétion était sûre, assistèrent à la cérémonie, le comte de La Ferronnays, l'ami intime de Charles, et le baron de Roll, qui était des familiers du comte d'Artois.

A la sortie de la chapelle on se dispersa. Charles et Amy montèrent en cab et se firent conduire « chez eux », vers l'appartement de Regent's Park. Une pluie fine tombait sur les toits de Londres. Il faisait sombre. Il faisait froid. Et pourtant une grande lumière rayonnait dans les yeux des nouveaux mariés. Sans avoir rien exigé, la jeune femme avait obtenu l'engagement qu'elle souhaitait. Sans avoir à combattre, le prince avait conquis celle qui devait être, pensait-il, la compagne unique de sa vie.

Dans la voiture qui les emportait ils s'étreignirent comme le soir de leur première rencontre. Mieux encore peut-être. Et tandis qu'il couvrait son visage de baisers Charles ne cessait de répéter ces mots tout simples, mais combien émouvants :

— Vous êtes ma femme, ma chère femme !

3. VERS L'AVENTURE

Dix années avaient passé. Les dix années les plus extraordinaires de l'histoire, puisqu'elles ont pour étapes le sacre de Napoléon à Notre-Dame, la mainmise de l'Empereur sur l'Europe, ses victoires prestigieuses — Austerlitz, Iéna, Friedland, Wagram — la malheureuse aventure espagnole, la fatale campagne de Russie, la retraite à travers l'Allemagne et, dès novembre 1813, les armées coalisées forçant les frontières de la France. Pour le duc de Berry ces dix années-là n'avaient été marquées que par un bonheur tout simple et continu.

En 1805 Amy Brown avait mis au monde l'enfant qui avait décidé de son destin ; c'était un fils, qu'on nomma George et qui fut tout de suite confié à la femme du pasteur de Maidstone. En 1808 une fille était née, Charlotte, puis l'année suivante une seconde fille, Louise, que leur père fit toutes deux baptiser à la chapelle de King Street par l'abbé Chené et que leur mère garda près d'elle. Sauf qu'il avait conservé son appartement de Saint George Street, Berry menait exactement l'existence d'un bon époux et d'un bon père.

« Je vis dans mon petit ménage », écrivait-il en 1810 à son ami Clermont-Lodève, alors absent de Londres.

Et trois ans plus tard, après avoir décrit au même correspondant sa joie à voir grandir ses deux filles, qu'il chérissait tendrement, il ajoutait : « Leur mère fait le bonheur de ma vie. »

Pour cet amant jadis volage, transformé par l'amour et le mariage, l'horizon se bornait aux murs du modeste logis de Regent's Park, où s'écoulaient les plus nombreuses heures de ses journées. Sur un seul point il différait d'un mari selon la norme bourgeoise : il continuait de cacher à sa femme sa personnalité véritable et bien souvent devait lui mentir quand il lui fallait assister à quelque réception officielle où le duc de Berry était prié.

Amy, peu curieuse, ne s'étonnait de rien. Elle se jugeait satisfaite uniquement par l'affection de ses deux filles toujours présentes et par l'empressement de son cher Charly, aussi vite revenu que parti.

Elle ne s'étonna donc pas plus que de coutume lorsque le 3 janvier 1814 Charles lui annonça qu'il devait s'absenter de Londres le lendemain pour une affaire d'importance et qu'il ne serait de retour qu'à l'heure du souper. Elle lui recommanda

simplement de se bien couvrir à cause du froid qui sévissait et, partout où il irait, de penser à elle comme elle penserait à lui. Charles, pour sa part, ne laissait pas d'éprouver une vague inquiétude. L'affaire qui le réclamait était un message apporté de Hartwell l'invitant à se rendre le plus tôt possible auprès du roi, son oncle. L'inquiétude avait pour cause qu'il ne parvenait pas à deviner la raison de ce message inattendu.

Hartwell était une demeure seigneuriale environnée de bois et de prairies et située à 16 lieues de Londres. En 1805, las d'errer sans cesse à travers l'Europe, Louis XVIII y avait obtenu le droit d'asile, en même temps que le gouvernement britannique lui accordait des subsides chichement mesurés. Depuis lors il vivait là avec le duc et la duchesse d'Angoulême, quelques familiers, un fantôme de cour. Le duc d'Artois ne rendait visite à son frère qu'à l'époque de la chasse, pour laquelle l'ancien amant de M^me^ de Polastron avait conservé le goût fervent de sa jeunesse. Le duc de Berry ne rendait visite à son oncle qu'au jour de l'An, à la Saint-Louis et dans quelques occasions solennelles.

Or trois jours plus tôt Charles avait présenté au roi ses compliments de bonne année. Pourquoi trois jours plus tard le roi voulait-il revoir son neveu ? C'est ce que celui-ci se demandait avec anxiété dans la voiture qui l'emportait, dans la matinée froide de janvier, vers Hartwell. C'est ce qu'il se demandait encore, sans plus de réponse vraisemblable, quand il pénétra dans le vestibule du château.

Il fut accueilli par un chambellan qui devait le guetter, un pauvre vieux chambellan en habit tout râpé, et qui lui dit :

— Monseigneur, Sa Majesté vous attend.

Il conduisit l'arrivant, ouvrit la porte du cabinet royal et s'effaça. Berry revit cette pièce qu'il connaissait ; assez vaste, elle donnait par deux hautes fenêtres sur un verger dont on apercevait les arbres givrés par l'hiver. Berry revit le grand bureau placé entre les deux fenêtres et tout encombré de dossiers et de liasses classés avec soin. Berry revit son oncle assis devant ce bureau, les mains aux accotoirs du fauteuil, la tête rejetée en arrière dans sa pose favorite.

Louis XVIII ne comptait que deux années de plus que son frère — pas encore la soixantaine — mais, envahi par l'embonpoint, semblait beaucoup plus âgé que Monsieur, et la goutte qui le travaillait l'avait rendu à demi impotent. Ce matin, comme chaque jour, il portait un modeste habit bleu à collet rouge sans broderie ni galon et, pour cacher ses pieds difformes, des bottes de velours noir. Seule sa tête était restée belle. Coiffé à l'ancienne mode de Versailles, les cheveux poudrés, il avait des traits nobles, un regard imposant, un air d'indéniable majesté. Pour tendre sa main à baiser à son neveu, il eut un geste plein de grâce et le timbre de sa voix, d'ordinaire un peu rude, s'assouplit pour inviter le prince à prendre un siège. Tout de suite il déclara :

— Je vous remercie d'avoir répondu promptement à mon appel et je ne doute pas de votre empressement à me contenter quand vous en saurez la raison.

Le roi marqua un temps d'arrêt, prit dans sa tabatière une pincée de tabac d'Espagne et l'aspira sur le pouce, le petit doigt en l'air. Puis, d'un geste négligent, il chassa la poudre tombée sur son gilet ; le tout selon un cérémonial fixé d'une façon immuable depuis sa jeunesse. Ensuite seulement il se décida à poursuivre :

— Mon neveu, l'instant est grave. L'heure va bientôt sonner où les lys seront restaurés au royaume de France. M. de Buonaparte chancelle sous les coups qui le frappent de toutes parts. Avant peu de jours les armées coalisées d'Angleterre, de Prusse, d'Autriche et de Russie vont envahir nos provinces et marcher sur Paris. Dieu sait ce qui peut advenir si la royauté n'est pas représentée dans la capitale pour prendre le pouvoir et modérer l'appétit des vainqueurs.

Berry écoutait bien sagement, tel un écolier attentif. Le ton impérieux de son oncle l'avait toujours apeuré. Au reste celui-ci aimait qu'on l'écoutât en silence. Berry continua donc de se taire et le roi de parler.

— Hélas ! fit-il. La malchance veut qu'en ce moment un accès de goutte me fasse souffrir d'une façon cruelle et m'interdise tout déplacement. Il ne m'est pas possible de voler vers la France comme je le souhaiterais. Par bonheur ma famille est là pour me suppléer. J'ai déjà donné mes ordres à votre frère : en qualité de lieutenant-général du royaume, il va s'embarquer pour la Hollande et de là tentera de gagner Paris. J'ai donné mes ordres au duc d'Angoulême : votre frère s'embarquera pour Bordeaux et soulèvera le Midi en notre faveur. Reste à vous indiquer le rôle que je vous ai réservé.

Charles se rendit compte alors que, si l'heure allait bientôt sonner « pour la restauration des lys », une autre heure sonnerait en même temps, moins glorieuse et plus pénible pour son cœur. Dans son trouble soudain il balbutia :

— Votre Majesté peut être assurée que dans la mesure où il me sera possible...

La voix rude du roi lui coupa la parole :

— Il ne s'agit ni de mesure ni de possibilité. Il s'agit de nos volontés. Les voici ! Vous prendrez sur la côte anglaise un bateau qui vous conduira à Jersey, et de là, par des moyens que je laisse à votre discernement, vous gagnerez la Normandie et soulèverez cette province.

Il y eut un silence. Charles se taisant, le roi l'examinait sous ses lourdes paupières à demi baissées.

— Eh bien ! demanda-t-il enfin. Etes-vous prêt à vous mettre en route pour cette croisade ?

Au lieu de répondre franchement, Charles demanda à son tour d'un air contrit :

— Quand devrais-je partir ?

— Deux ou trois jours me paraissent suffisants pour prendre vos dispositions.

— Deux ou trois jours !

L'hésitation du prince et sa détresse, trop apparentes, firent froncer les sourcils du roi. Son visage devint sévère et sa bouche eut une moue dédaigneuse.

— N'avez-vous pas compris, mon neveu, ce que j'attends de vous ?

— Que Votre Majesté m'excuse ! J'ai très bien compris. Mais...

— Mais ?

Poussé dans ses retranchements, Charles n'osa pas s'expliquer davantage. Il se contenta de soupirer. A ce soupir, qui était celui d'un jeune homme respectueux, mais embarrassé, les traits du roi se détendirent. Un sourire malicieux passa sur ses lèvres, et avec une pointe d'ironie dans la voix il reprit :

— Je n'ignore pas pourquoi vous marquez à m'obéir un enthousiasme si modéré. Monsieur m'en a touché deux mots et j'ai à Londres mes agents qui m'ont renseigné. Ce qui vous retient, c'est votre maîtresse...

Retrouvant tout à coup sa hardiesse, Charles s'exclama :

— Non, Sire ! Non pas ma maîtresse, mais mon épouse légitime ! Notre union a été bénie par un prêtre catholique.

— S'il en est ainsi, votre père a eu grand tort de ne pas s'opposer à un mariage de ce genre. Quand on est prince du sang, on n'a pas le droit de se mésallier. N'insistons pas ! Le mal est fait. Une chose demeure : vous avez un grand rôle politique et militaire à jouer. Or en pareille occurrence il n'y a pas de femme, si charmante qu'elle soit, ni si exigeante, dont on ait à écouter les prières ou à essuyer les larmes. Votre cousin, feu M. le duc d'Enghien, disait justement d'une femme de ce genre : « Si j'avais une maîtresse pareille, je l'aurais bientôt campée là ! »

Accablé de nouveau, Berry retourna à son mutisme. Toujours souriant, le roi poursuivit :

— Nous avons tous été jeunes. Nous savons ce que c'est que de beaux yeux qui implorent et de beaux bras qui enchaînent. Mais ce n'est pas seulement avec le ciel qu'il est des accommodements. Il en est aussi avec l'amour. Tout s'arrange, vous verrez ! Tout s'arrange dans la vie. Quand je vous rejoindrai aux Tuileries, je tiens la gageure que je vous retrouverai non pas, comme ce matin, tout déconfit, mais les yeux brillants, la mine fleurie et la parole légère... Ainsi voilà qui est convenu ! Vous partez dans deux jours.

Comme on demande une dernière faveur, Berry supplia :

— Dans trois, Sire !

— Eh bien ! dans trois ! concéda le roi. Mais j'ai votre parole de gentilhomme ?

— Vous l'avez.

Le roi allongea la main et prit sur son bureau un large papier scellé de cachets qu'il tendit à son neveu en disant :

— Voici les instructions que nous avons rédigées pour vous de notre propre main. Elles vous tiendront lieu de commission pour tout ce que vous aurez à entreprendre et à décider. Allez ! Vous les lirez et les méditerez avant votre départ de Londres.

Le prince s'était levé. Il s'inclina sur la main royale qu'on lui offrait. Tandis qu'il gagnait la porte, Louis XVIII, d'un air satisfait, puisa une nouvelle prise dans sa tabatière et, cédant à sa manie des citations latines, murmura :

Hector ab Andromaches complexibus ibat in arma.

Le duc de Berry ne fut de retour à Londres qu'à la nuit tombée. D'abord il se rendit à Saint George Street pour y déposer les instructions remises par le roi. Valentin ne fut pas sans remarquer le trouble qui se lisait sur le visage de son maître ; il s'informa familièrement de ce qui pouvait en être le motif.

— Hélas ! répondit le duc à son vieux valet de chambre. Nous voici dans de beaux draps ! C'en est fini de notre bonne petite vie en Angleterre ! Il me faut dans trois jours plier bagage et partir pour la France. Les aventures recommencent. Où diable vont-elles nous conduire ?

Tout autant que son maître, Valentin était au courant des événements militaires et de la situation politique. Il ne fut donc pas surpris et tout naturellement déclara :

— Bien entendu, Monseigneur, je pars avec vous.

Et comme aucun lien ne le retenait, lui, sur la terre anglaise, il ajouta :

— Réjouissons-nous au contraire ! Les temps d'épreuve sont finis. Nous allons revoir cette chère vieille France où nous avons été si heureux. Vous ne l'avez pas connue, vous, Monseigneur : vous n'étiez alors qu'un enfant. Mais moi, je me souviens de Versailles, où je suis né ; je me souviens du château de Beauregard, où vous avez été élevé et où je commençais à vous servir sous le gouvernement de M. de Sérent ; je me souviens de Paris, qui est une ville bien plus belle que Londres et où les femmes sont plus jolies...

Berry dut mettre un terme à l'éloquence de son valet de chambre et lui donna l'ordre de commencer les préparatifs indispensables en vue du départ. Il avait hâte maintenant de gagner le petit logis de Regent's Park et de revoir Mrs. Brown. Oui, il avait hâte de revoir Amy et, en même temps, il s'épouvantait de la nouvelle à lui apprendre.

Un cab le conduisit d'une maison à l'autre. Il monta l'escalier, d'abord vite, puis plus lentement. Quand il parvint devant la porte bien connue, elle s'ouvrit, comme d'elle-même. Dans l'ombre du vestibule Mrs. Brown lui tendait les bras.

— Vous revenez bien tard ! dit-elle simplement. Pourvu que vous n'ayez pas pris froid !

Il la pressa contre sa poitrine avec un élan inhabituel, presque désespéré. Ce n'était plus la tendresse assagie par dix années d'une union paisible ; c'était la fougue de l'amant resurgi. La jeune femme ne parut pas surprise de la différence. Elle reprit de son ton débonnaire d'épouse attentive :

— Venez vite ! Moi j'ai soupé avec les enfants, dont il ne faut pas changer l'heure des repas. Mais vous, vous devez avoir une faim de loup. Votre souper vous attend.

Ils pénétrèrent dans la salle où flamboyait à la mode anglaise un grand feu de charbon. Devant la cheminée, assises sur le tapis, la jeune Charlotte et la petite Louise jouaient avec une poupée qu'elles s'amusaient à déshabiller. Au milieu de la pièce, sur une nappe bien blanche, devant un chandelier à trois branches, un couvert était mis. Mrs. Brown renvoya la servante, qui était accourue, tandis que Charles, allant vers les deux enfants,

les soulevait tour à tour dans ses bras. Charlotte, qui avait cinq ans, était brune comme sa mère ; Louise, qui avait quatre ans, promettait d'être aussi blonde que son père. Mais toutes deux montraient le même visage aux joues pleines et roses, le même air de bonne santé et de joie enfantine. Charles baisa les joues, caressa les cheveux. Elles répondirent par des rires et des mots balbutiés en anglais, la seule langue qu'elles entendissent chez leurs parents.

— Je vais vous servir moi-même ! dit Amy en apportant sur la table le premier plat.

Charles prit une chaise et commença de manger. Il eût voulu paraître insouciant. Il n'y réussissait pas. Les bouchées lui restaient dans la gorge et sans cesse il était tenté de repousser son assiette. Par contre il se versait de fréquentes rasades de thé qu'il avalait d'un seul coup. Quant aux questions posées par Amy, elles le laissaient tout pantois. Pourtant il lui fallait répondre. Mais, n'osant avouer encore la séparation prochaine dont ils étaient menacés, il mentait, et bien mal. Mentir, toujours mentir ! Jamais le mensonge quotidien ne lui avait été pénible à ce point.

Le repas s'acheva sans que Mrs. Brown eût manifesté le moindre étonnement. De sa voix ordinaire, elle déclara :

— Je vais coucher les enfants. Ensuite nous pourrons causer tout à l'aise.

De nouveau Charles embrassa ses deux filles, que leur mère entraîna aussitôt hors de la salle. Il prit un fauteuil devant le feu, allongea les jambes selon sa pose favorite et attendit. On ne le fit pas attendre longtemps. Quand Amy revint, elle s'assit près de Charles et, tout de suite :

— Allons, fit-elle, confiez-moi la grande nouvelle que vous avez à m'apprendre !

— Comment avez-vous pu deviner ?...

— Une femme qui aime comprend même les silences.

— En effet, mon doux cœur, c'est une grave nouvelle !

Pour gagner du temps avant la conclusion, il commença d'exposer en détail ce qui se passait en France et les chances qu'avait la royauté de remonter sur le trône. Lié pourtant par l'imprudent engagement pris en lui-même, il continua de taire en quoi cette restauration probable intéressait sa famille et sa personne. Il dit seulement :

— Le roi Louis XVIII a convoqué à Hartwell toute la noblesse française qui se trouve à Londres et aux environs. C'est là que je suis allé ce matin. J'ai vu le roi, qui m'a reçu avec une bonne grâce et une fermeté admirables. Il m'a répété ce qu'il attendait de ses fidèles.

— Et qu'attend-il de vous ?

Cette fois, il n'était plus possible de reculer l'échéance. Charles avoua :

— Je dois m'embarquer pour la côte normande avec quelques autres gentilshommes et tenter de soulever les provinces en faveur du drapeau blanc.

— C'est un ordre ?

— Oui, un ordre de... de mon roi.

— Quand partez-vous ?

— Dans trois jours.

Charles avait prévu que la jeune femme allait éclater en sanglots. Il ne connaissait pas encore son courage et son désintéressement. Amy ne pleura pas. A peine une légère émotion faisait vibrer ses longs cils noirs. De son ton coutumier, tout paisible, elle dit :

— Puisqu'il y va, mon ami, de votre honneur et du bonheur de la France, vous partirez. Je ne vous retiendrai pas. Sans doute il me sera cruel de me séparer de vous, mais après le serment que vous avez fait je sais que cette épreuve ne durera pas. Ou bien vous échouerez dans votre entreprise et vous reviendrez à Londres. Ou bien vous réussirez et, votre famille obtenant alors la récompense qui lui est due, vous vous installerez près de la cour et vous nous ferez venir à Paris, mes enfants et moi. Ainsi, quelle que soit la décision du sort, nous nous retrouverons, nous reprendrons la douceur de notre intimité, nous serons heureux.

Dans le trouble qui le poignait depuis l'entretien royal de ce matin, Charles n'avait pas songé à envisager l'avenir sous cet aspect. Il fut tout saisi de l'entendre exposer par cette jeune femme si raisonnable, si calme, si résolue. Là où il prévoyait un définitif déchirement il découvrait tout à coup un nœud plus puissant pour l'unir à celle qui était sa femme, sinon devant les hommes, du moins devant Dieu. Son angoisse en fut merveilleusement allégée. Sa tristesse s'évanouit. Il sourit. Amy cependant, s'étant levée, se laissa tomber sur les genoux de Charles, enserra ses épaules, appuya son front contre la poitrine du jeune homme. Il murmura :

— Ainsi vous saurez m'attendre ?

— Avant deux ou trois mois, fit-elle, les choses seront réglées d'une façon ou d'une autre. Deux ou trois mois sont bien vite passés !

— Vous êtes brave, mon doux cœur !

— Non, Charly, je ne suis pas brave. Mais j'ai votre promesse de m'aimer toujours. Et, moi, je vous aime.

4. POUR VOIR LE ROI

RS. BROWN s'approcha de la fenêtre du boudoir, souleva le rideau et regarda dans la rue. Autour d'elle tout était calme et silencieux. A peine entendait-elle parfois, dans une pièce lointaine, le rire perlé d'une de ses filles. Dans la rue — la rue de Clichy qui, dévalant la pente de Montmartre, restait à demi campagnarde — à peine parfois passait un homme portant une hotte ou bien une voiture tirée par un âne. Le soleil de septembre, rose et or, commençait de descendre sur Paris. La jeune femme n'attendait personne, pas même Charles. Elle s'ennuyait. Une sorte de malaise instinctif troublait le bel équilibre ordinaire de son cœur.

Pourquoi ce malaise ? Aujourd'hui comme hier elle eût dû être heureuse, puisque le sort continuait de lui être favorable.

Depuis le mois de mai de cette année 1814, la royauté était restaurée en France et Louis XVIII régnait aux Tuileries. Autour du roi, la cour s'était reformée, moins nombreuse qu'à Versailles jadis, mais aussi pompeuse, aussi soumise aux règles de l'étiquette, avec chambellans, écuyers, chevaliers d'honneur, dames de la suite, gentilshommes de la chambre, officiers et gardes. Il avait près de lui son frère, le comte d'Artois, dont les appartements se trouvaient au pavillon de Marsan. Il avait le duc et la duchesse d'Angoulême. Il avait également le duc de Berry. Celui-ci n'avait pu, comme à Londres, louer un logis particulier ; il habitait non loin de son père, dans l'ombre de son oncle, de nouveau en tutelle, semblait-il.

Fidèle cependant à ses amours, Berry, dès que la situation s'était affermie, avait fait venir de Londres à Paris Mrs. Brown et ses deux filles. Pour elles il avait loué rue de Clichy un petit hôtel flanqué d'un jardin. Chaque jour ou presque il leur rendait visite. Moins régulier qu'en Angleterre, moins prodigue de ses loisirs, il ne se montrait pas moins affectueux. Comme il continuait de taire son origine royale et qu'il lui fallait bien expliquer sa conduite, il avait dit à la jeune femme :

— Le roi m'a donné une charge à la cour. Lorsque mon service m'y appelle, je ne puis qu'obéir.

Amy s'était inclinée en femme toujours raisonnable, satisfaite de la part qui restait la sienne et ne demandant rien de plus au destin. Une autre eût cherché à découvrir Paris, dont si souvent on lui avait vanté les attraits, à s'initier à la vie française, à se créer des relations. Elle, à la façon des épouses puritaines, demeurait chez elle. L'éducation de ses enfants, qui grandissaient, exigeait d'elle plus de soins. Et puis la maison plus vaste, les domestiques plus nombreux requéraient une vigilance plus incessante.

Les choses n'allaient-elles pas bien de la sorte ? Oui. Pourtant ce soir Amy n'éprouvait pas son habituel contentement. Elle s'ennuyait à regarder, sous le rideau soulevé, le vide de la rue déclive et les maisons rustiques qui lui faisaient face. Peu à peu son malaise se muait en angoisse. Elle eut un sursaut nerveux quand elle entendit, au rez-de-chaussée, tinter la sonnette du vestibule.

Non, ce n'était pas Charles qui sonnait. Charles avait toujours dans sa poche la clef de l'hôtel afin d'y pouvoir pénétrer à toute heure. Bientôt Justine, la femme de chambre, annonça :

— M^me^ Perkins.

Kate Perkins était Anglaise. C'était la femme d'un officier britannique que son gouvernement avait délégué en mission à Paris pour coopérer à l'évacuation du territoire français par les troupes coalisées. Le major Perkins voyageait sans cesse. Kate, pour délaissée qu'elle parût, ne s'en plaignait pas. Jeune, vive, éprise de nouveauté et de plaisir, elle ne manquait aucune occasion de se distraire. Le hasard d'une relation commune à Londres l'avait mise en rapport à Paris avec Mrs. Brown, dont elle était devenue l'amie, l'amie unique et la confidente. Mrs. Perkins approuvait tout, se réjouissait de tout. Le seul reproche qu'elle fît parfois à Mrs. Brown était celui-ci :

— Vous restez trop confinée chez vous. On s'étiole ainsi et la jeunesse s'en va sans rien connaître des choses agréables ou curieuses du monde.

Et c'est animée précisément par cette opinion que Mrs. Perkins entra aujourd'hui dans le boudoir où l'esseulée l'accueillit. Les deux femmes s'embrassèrent, et Kate tout de suite s'écria :

— Oh ! *darling !* vous êtes seule, ce soir, et je vois à votre mine que votre cher Charly ne viendra pas !

— Son service en effet doit le retenir au château assez tard dans la nuit.

— Je tombe à point. Figurez-vous qu'on m'a donné deux places de loge pour la représentation de ce soir à l'Opéra. C'est une représentation de gala. Le roi doit y assister. Ce pauvre roi obèse et podagre ne se fait guère admirer de ses sujets. Pour ma part, je ne l'ai jamais vu. Vous non plus ? Venez au théâtre avec moi ! Nous le verrons.

— A l'Opéra ?

— Oui, à l'Opéra. Si la musique vous intéresse, on joue *Romeo e Giuletta*, de Zingarelli.

Amy parut désorientée. Sortir le soir sans l'autorisation de Charles, sortir seule avec une amie, même aussi sûre que Kate, et se décider sur-le-champ, donner des ordres, s'habiller en un tournemain : tout cela lui semblait le comble de l'audace. Elle se défendit d'abord en disant :

— Je n'aime pas la musique italienne.

— Hé ! fit l'autre, désinvolte. Vous ne l'écouterez pas ! Le spectacle sera dans la salle. Non seulement toute la cour doit se trouver là, mais tout le faubourg Saint-Germain. Nous verrons les femmes dont on parle pour leur luxe et leur élégance, les hommes aussi que l'on cite. Ce sera très amusant.

— Mais, objecta encore Amy, il me faudrait une toilette que je n'ai pas.

— Allons donc ! Votre robe de velours vert que l'on vient de vous faire au « Page inconstant » vous va à ravir et la rivière de diamants que vous a offerte Charly mettra en valeur la beauté de vos épaules. Vous aussi attirerez les regards aussi bien que nos duchesses et nos comtesses parisiennes.

— Je ne le souhaite pas et préfère passer inaperçue.

— Eh bien ! nous nous tiendrons au fond de la loge. Voilà qui est dit ! Je vous quitte, et dans une heure je reviens vous prendre dans une voiture de la mission anglaise qu'on veut bien mettre quelquefois à ma disposition. Tenez-vous prête ! Je vous enlèverai.

Et souriante, espiègle, minaudante, Mrs. Perkins sortit du boudoir. La porte refermée, Amy, la raisonnable, se demandait comment elle avait accepté si facilement la proposition de cette écervelée de Kate.

Une heure plus tard cependant, quand la voiture annoncée s'arrêta devant l'hôtel, Mrs. Brown était prête à accompagner son amie. Elle avait, à sa femme de chambre, fait les recommandations nécessaires pour le souper et le coucher de ses enfants. Justine l'avait coiffée : comme de coutume, deux larges bandeaux noirs encadrant l'ovale de son pâle visage et se rejoignant en coque épaisse sur la nuque. Justine l'avait habillée : la robe verte du « Page inconstant », les bas de soie à jours, les gants glacés montant jusqu'aux coudes, l'éventail, le réticule brodé de perles et, sur la poitrine d'une blancheur de neige, les diamants de Charles.

— Que vous êtes belle ! dit Kate en entrant.

Mrs. Perkins n'était pas moins belle, mais avec plus de fantaisie. Suivant la dernière mode parisienne, sa robe de soie rose, avec de grosses manches ballonnées, était surchargée de dentelles, de nœuds et de rubans, et sur ses cheveux blonds tout bouclés ondulaient deux plumes blanches qu'elle agitait sans cesse en parlant.

— En vérité, reprit Kate, vous avez l'air si jeune, *darling*, que l'on vous donnerait tout juste vingt ans !

— Pourtant, remarqua Amy d'un ton modeste, j'ai trente et un ans bien sonnés.

— Laissez-les sonner ! On ne les entend pas.

Puis s'emparant de la main de Mrs. Brown elle l'entraîna en disant :

— Il faut que nous soyons en avance au théâtre pour ne pas manquer l'arrivée des personnalités importantes.

Elles gagnèrent le vestibule et montèrent dans la voiture qui les attendait et qui partit aussitôt. Le crépuscule commençait de poudrer d'une cendre bleuâtre l'horizon. Derrière les vitres des boutiques, des lumières s'allumaient çà et là. A mesure que la voiture descendait la pente de Montmartre et se rapprochait des boulevards, l'animation des rues devenait plus vive.

L'Opéra s'élevait rue Richelieu, entre la rue Louvois et la rue Rameau, face à la bibliothèque royale. Il passait pour un des plus beaux théâtres d'Europe, et à chaque représentation une foule « fashionable » s'y pressait autant pour se faire voir que pour applaudir les artistes. Mais ce soir, à cause du gala annoncé et de la présence du roi, cette foule était plus nombreuse et plus ardente que de coutume. Dans la rue Richelieu l'encombrement était tel que la voiture des deux jeunes femmes eut peine à atteindre le péristyle du théâtre. Elles y parvinrent enfin et par des couloirs qu'éclairaient faiblement des quinquets se hâtèrent de gagner leurs places. C'était une loge de côté, au ras de l'orchestre, et ne contenant que quatre sièges. Un vieux monsieur à favoris blancs et un jeune homme, tous deux en frac bleu et cravate blanche, s'y trouvaient déjà. Ils se levèrent à l'entrée des arrivantes et, bien qu'elles s'en défendissent, les contraignirent par toutes sortes de politesses à s'asseoir sur le devant de la loge.

Se penchant vers son amie, Mrs. Brown murmura :

— Vous ai-je dit, Kate, que ma première rencontre avec Charly a eu lieu à la fin d'une représentation à Covent Garden ? On jouait le *Rinaldo* de Hændel.

— Non, je ne savais pas.

— Je ne puis m'empêcher d'y songer en revenant entendre un opéra. Dix ans passés déjà depuis lors ! Pouvais-je imaginer ce soir-là que ma vie de veuve, ma vie sans espoir, en serait bouleversée ?

— On ne prévoit pas sa destinée, *darling* ! Mais soyez sûre que votre vie ne sera pas transformée de nouveau parce que vous êtes venue aujourd'hui entendre avec moi *Romeo e Giuletta* à l'Opéra de Paris !

Elles se turent. Derrière elles le vieux monsieur et le jeune homme échangeaient à voix discrète des réflexions sur les spectateurs et les spectatrices pénétrant dans la salle. Le vieux monsieur surtout devait bien connaître la cour et la ville ; il ne cessait de citer des noms, la comtesse de Gontaut, le duc de Gramont, le prince de Poix, le prince de Bénévent — c'était Talleyrand — le duc d'Otrante — c'était Fouché — le vicomte de Chateaubriand, l'illustre auteur de *Bonaparte et les Bourbons*.

Loin d'être importunées par ce bavardage, Mrs. Brown et Mrs. Perkins prêtaient l'oreille et s'intéressaient aux notoriétés qu'on leur désignait ainsi. De l'orchestre aux cintres, la salle bruissait comme une ruche. Devant leurs pupitres les musiciens attendaient et, parmi eux, les violons s'accordaient. Des ouvreuses s'affairaient à placer les retardataires, qui s'avançaient en s'excusant entre les rangées de fauteuils. On parlait à voix contenue, mais cela faisait un grand murmure. Et sans

Il sut ainsi qu'on lui pardonnait son mensonge... (page 18).

cesse les têtes se tournaient vers la grande loge royale, encadrée de damas rouge et de dorures, qui dominait la scène, à droite, et qui, inoccupée, semblait d'autant plus vide parmi cette multitude mouvante.

— Le roi ne va pas tarder sans doute, dit Mrs. Perkins. Je ne serais pas fâchée de voir comment il est fait.

— Moi non plus ! dit Mrs. Brown. Bien souvent j'en ai entendu parler par Charly, et toujours avec respect et admiration. Il paraît qu'il a grand air, malgré ses disgrâces physiques.

Un brusque silence de la salle lui coupa la parole. Le chef d'orchestre venait de lever son bâton. Un geste, et les musiciens attaquèrent l'air fameux : « Vive Henri IV ! Vive le roi galant ! », qui saluait d'ordinaire l'apparition de Louis XVIII. En effet, derrière les deux jeunes femmes, la voix du vieux monsieur annonça :

— Ah ! voici le roi !

Les cheveux poudrés à frimas, la tête bien droite, le buste cambré dans un uniforme sombre à grosses épaulettes d'or et barré par le cordon bleu de ses ordres, Louis XVIII s'avançait à pas lents jusqu'au bord de la loge. On n'entendit plus les musiciens. Tous les spectateurs, debout, applaudissaient. Des femmes agitaient des mouchoirs. Le roi cependant saluait la salle d'un geste gracieux de la main, à la fois galant et paternel, qui renouvelait l'enthousiasme. Les deux amies n'eurent pas le temps de se communiquer leurs impressions. Déjà la voix proche reprenait :

— Voici le duc et la duchesse d'Angoulême !

Le duc : un petit homme débile au visage grimaçant et armé de lunettes qui semblait hésiter à chaque pas. La duchesse : une grande femme aux traits durs coiffée d'un turban trop volumineux, embarrassée dans une robe trop riche. Les applaudissements redoublèrent. Ils n'allaient pas au duc, le pauvre homme, mais à la duchesse, pour qui tous les cœurs sensibles s'attendrissaient, à la fille du « roi martyr », à « l'orpheline du Temple », à « l'Antigone du roi errant ».

— Voici le duc de Berry !

Celui-ci, avec un grand air de jeunesse crâne et de désinvolture cavalière, entra dans la loge comme chez lui et, souriant à la foule, vint s'asseoir prestement à la gauche du roi.

Mrs. Perkins, qui ne quittait pas des yeux la loge royale, sentit tout à coup une main qui serrait convulsivement la sienne. Elle tourna la tête vers son amie. Celle-ci, non plus pâle mais livide, les prunelles fixes, les narines pincées, soupirait d'une voix expirante :

— C'est lui ! C'est Charly !

Kate venait de le reconnaître pareillement. Le duc de Berry, le neveu de Louis XVIII, n'était autre que Charles, le compagnon discret de Mrs. Brown, son mari devant Dieu. Il avait fallu cette coïncidence, la curiosité de l'une, les devoirs de l'autre auprès du roi, pour que la vérité, dissimulée si longtemps, éclatât.

— Je n'en puis plus ! soupira Amy. Je souffre trop et je sens que mes forces m'abandonnent. Sortons vite !

Les deux jeunes femmes se levèrent. Dans le tumulte des applaudissements qui continuaient de crépiter, on ne remarqua pas le bruit qu'elles firent en repoussant leurs chaises et en ouvrant la porte de la loge. A peine dans le couloir Mrs. Brown battit l'air de ses bras, se renversa en arrière et tomba tout de son long, évanouie.

Le lendemain, dans l'après-midi, Amy se trouvait seule dans son boudoir, alanguie plus qu'assise dans un fauteuil, les bras ballants et, contre son habitude, inoccupée, lorsque le visiteur des jours heureux, s'étant servi de la clef de l'hôtel pour y pénétrer, apparut tout à coup. Il souriait, ne se doutant de rien. Son sourire se figea aussitôt devant l'immobilité de la jeune femme et son visage sans expression. Il se hâta vers elle, lui prit la main, interrogea, tout ému :

— Qu'avez-vous, mon doux cœur ? Etes-vous souffrante ?

Elle leva vers lui des regards sans éclat, comme voilés, et répondit :

— Non, Monseigneur, je ne suis pas malade.

Sans comprendre, il répéta :

— Monseigneur !

Et resta tout pantois. Elle reprit de cette voix qui n'était plus la sienne, non plus tendre et douce, mais ironique :

— Avez-vous passé une bonne soirée hier à l'Opéra ? Le roi a été très applaudi... Et vous aussi !

Il devina enfin ce qui s'était passé. Un moment son tempérament coléreux faillit l'emporter. Il serra les poings et chercha autour de lui quelque objet à briser. Mais bien vite il se ressaisit devant cette malheureuse femme, victime innocente, dont la secrète blessure lui apparaissait. A la façon d'un enfant pris en faute qui se réfugie dans une échappatoire, il soupira :

— Pourquoi êtes-vous allée au théâtre sans m'en avertir ?

Elle répondit :

— Pourquoi, vous, m'avez-vous toujours menti ?

Aujourd'hui il lui fallait bien avouer, il lui fallait bien s'expliquer. Charles poussa une chaise basse contre le fauteuil d'Amy, s'assit près d'elle, s'empara de ses deux mains qu'indifférente elle ne défendit pas.

— Ecoutez-moi, fit-il, et ne me jugez pas sans m'entendre ! En effet je vous ai menti dès le premier jour où je me suis trouvé, à Londres, sur votre route, car je craignais d'être repoussé par vous si vous appreniez qui j'étais. Je ne savais pas alors à quel point je vous aimais et je ne me doutais pas qu'en vous aimant j'engageais toute ma vie. Ayant commencé de mentir, j'ai dû continuer. Qu'auriez-vous pensé si un beau jour j'étais venu vous dire, tout à trac : « Je ne suis pas le fils d'un petit gentilhomme quelconque ; mon père est le comte d'Artois; mon oncle, le roi Louis XVIII, et j'ai reçu à ma naissance le titre de comte de Berry ? » Aurions-nous été plus heureux ? Les choses sont allées ainsi, mois après mois, années après années. Elles continueraient inchangées dans notre petit logis de Regent's Park si les événements

que vous savez n'étaient intervenus. Je ne prévoyais pas que l'Usurpateur tomberait, que les Bourbons remonteraient sur le trône, que je devrais reprendre ma place à la cour des Tuileries. C'est ce qui s'est produit pourtant. Mais maintenant que le destin nous a conduits là, maintenant que je vous ai fait venir me rejoindre, croyez-vous que je vous aime moins ? Croyez-vous que j'ai quelque intention de m'éloigner de vous ?

Il se tut, attendant une réponse. La réponse ne vint pas. Sentant alors à quel point la blessure faite dans ce cœur sensible était profonde, il réitéra ses protestations d'amour et de fidélité. Puis il ajouta :

— Rien ne sera changé à notre façon de vivre. Vous serez toujours ma compagne unique, ma femme, mon épouse, et moi, laissant à votre porte les vains hochets que m'imposent mes origines, je serai toujours votre cher Charly.

Elle continua de se taire. Rien ne pouvait plus convaincre la pauvre femme désemparée. C'est à ce moment que le hasard vint au secours de Charles. Au delà des murs du boudoir, des rires puérils éclatèrent dans le silence de l'hôtel. Amy eut un tressaillement. Charles aussitôt lui parla de ses enfants, de leurs enfants. Il parla de l'aîné, George, qui, après avoir reçu les soins de l'enfance dans la maison du pasteur de Maidstone, avait été confié, avec les deux fils de Freeman Brown, à une institution suisse d'Ouchy. Il parla de Charlotte et de Louise, qui, elles, étaient là, toutes proches.

Elles étaient là en effet, derrière la porte du boudoir qu'elles ouvrirent. Voyant leur père et leur mère réunis, les deux fillettes coururent vers eux, les enlacèrent tour à tour, se haussèrent pour en recevoir une caresse. Les cheveux blonds et les cheveux bruns se mêlaient. Les doigts d'Amy, effleurant les deux têtes enfantines, effleuraient aussi les doigts de Charles.

— Au nom de nos enfants, supplia-t-il à l'oreille de la jeune femme, je vous demande de me croire et de me pardonner.

De ses lèvres décloses, elle murmura enfin :

— Il en sera comme vous le désirez.

Il sut ainsi qu'on lui pardonnait son mensonge. Mais il sentit pareillement, dans l'âme naïve d'Amy, une brisure que rien désormais ne pourrait plus réparer.

5. LA BRISURE

L'IMPRESSION que le duc de Berry venait de ressentir, cette impression impossible à définir, mais très réelle qui fait qu'entre deux êtres qui s'aiment s'est élevé tout à coup un subtil désaccord qu'aucun n'avouera, elle persista pendant la fin de l'année 1814 et les deux premiers mois de 1815. Rien n'était changé en apparence. Charles continuait de venir rue de Clichy consacrer ses loisirs à Mrs. Brown et à ses deux filles. Mais malgré sa simplicité d'allure, sa jovialité, sa tendresse, celui qui venait ainsi n'était plus tout à fait, aux yeux de la jeune femme, son cher Charly, l'amoureux des belles années de Londres et des premières semaines de Paris. C'était un peu le prince fils de Monsieur, neveu de Louis XVIII. Quoiqu'elle s'y efforçât, Amy, instruite de la vérité, ne pouvait l'oublier. Et se souvenant que son époux-amant était un Bourbon, un des plus proches du trône, elle ne laissait pas d'imaginer les dangers accrus dont son bonheur était menacé.

Amy ne se trompait pas. La première preuve qu'elle en eut, le 5 mars, fut très différente d'ailleurs de ce qu'elle pouvait attendre. Ce dimanche-là, vers la fin de la journée, la nouvelle se répandit soudain dans Paris que Napoléon venait de s'échapper de l'île l'Elbe et de débarquer, cinq jours plus tôt, au golfe Juan. Berry ne parut pas rue de Clichy ce soir-là ; mais il vint le lendemain et déclara sur le ton le plus rassurant :

— Une escouade de gendarmes suffira à mettre la main au collet de ce brigand.

A chacune de ses visites par la suite le prince tenta de montrer la même confiance ; mais à mesure que les événements se précipitaient on sentait cette belle confiance diminuer peu à peu. Grenoble, Lyon, Auxerre, toutes les villes l'une après l'autre se rendaient à l'Usurpateur, et les troupes envoyées contre lui se joignaient à son armée, qui dans une marche foudroyante s'avançait sur la capitale. Le 17 Berry sortit des murs avec des volontaires résolus à barrer la route. Les volontaires abandonnèrent aussitôt leur chef en criant : « Vive l'Empereur ! » Il rentra seul, ou presque, et le soir même confia à Mrs. Brown :

— Nous sommes perdus !

Le 18 on ne le vit pas rue de Clichy. Le 19 il parut, fiévreux, embarrassé, et dit :

— Par ordre du roi, la famille royale et la garde quittent les Tuileries ce soir. Nous prenons la direction de la Belgique. Restez bien sagement ici à m'attendre, mon doux cœur ! Dès mon retour j'accourrai vous serrer dans mes bras.

Il partit, et pour Amy commencèrent des jours d'angoisse. Dans son petit hôtel isolé sur la pente

de Montmartre et d'où elle n'osait plus sortir, elle eût ignoré ce qui se passait sans les visites qu'elle recevait de temps à autre de Mrs. Perkins, son amie. Par Kate elle apprit ainsi le retour de Napoléon à Paris, l'Europe soulevée de nouveau contre le trouble-fête, les préparatifs militaires de l'Empereur et, au mois de juin, le destin du monde en suspens dans les plaines du Nord. Aucun courrier ne pouvant franchir les frontières, c'est par Kate également qu'elle sut que Louis XVIII s'était réfugié à Gand avec son frère et que le duc de Berry se trouvait auprès d'eux. Elle souffrait de ne rien savoir de plus. Elle tremblait en songeant aux menaces de l'avenir.

Et puis ce fut Waterloo : le désastre de l'armée impériale, la seconde abdication et, le 7 juillet, la rentrée de Louis XVIII aux Tuileries. Dès le lendemain le duc de Berry se faisait conduire en voiture rue de Clichy. Son visage rayonnait de joie. En pressant Mrs. Brown contre sa poitrine, en soulevant dans ses bras la jeune Charlotte et la petite Louise, il répétait :

— Ne l'avais-je pas dit ? Une alerte, une simple alerte ! Maintenant que rien ne peut plus ébranler le trône, notre bonheur est assuré.

La fin de l'année 1815, si mouvementée au point de vue politique, fut marquée pour le couple par deux événements particuliers. Berry fit abandonner à Mrs. Brown son hôtel de la rue de Clichy, qui lui semblait trop lointain, et l'installa avec ses enfants et ses domestiques dans un bel appartement situé au n° 14 de la rue Neuve-des-Mathurins, à quelques pas des boulevards. Il prétendait rapprocher ainsi du château son « petit ménage » et veiller sur lui plus aisément. Amy se montra sensible à cette intention et ce fut peut-être pour y répondre qu'elle prit, elle aussi, une grave décision ; abjurant le protestantisme, elle se fit catholique.

— Vous avez rapproché nos corps, dit-elle à Charles en lui avouant sa conversion ; moi, j'ai voulu rapprocher nos âmes.

Charles fut touché de ce geste dont il comprit la signification. Ainsi prenait toute sa valeur le lien religieux qui les unissait en secret, la bénédiction qui, onze ans plus tôt, leur avait été donnée par un prêtre dans la petite église de King Street. Oui, il en fut touché, mais, en même temps, embarrassé; car c'est vers la même époque que commença dans l'entourage du prince à se révéler une conspiration dont Louis XVIII était le chef.

Amy ne se doutait de rien. Elle remarquait seulement que Charles ne montrait pas la même gaîté, la même insouciance qu'autrefois. Il restait tendre avec elle, affectueux avec ses filles, attentif à satisfaire leurs moindres caprices, mais son visage portait souvent les traces d'une grave préoccupation. Il ne riait plus que rarement, se mettait parfois en colère pour des vétilles et parfois de longs silences mélancoliques remplaçaient les alertes bavardages dont il avait été jusqu'alors coutumier.

— Qu'avez-vous ? se hasardait à demander la jeune femme quand ces silences pesaient plus lourdement que d'habitude.

— Oh ! rien qui vous touche ! répondait-il en s'efforçant d'apaiser l'inquiétude d'Amy. Ce sont les conjonctures politiques qui me tracassent.

Et pour lui donner le change il parlait des élections, de l'effervescence du Midi royaliste, des difficultés que rencontraient le duc de Richelieu et ses ministres, des procès en cours, celui de Lavalette et celui du maréchal Ney.

Au 1er janvier 1816 Charles combla ses deux filles de jouets magnifiques. Il donna à leur mère un bracelet de diamants et lui remit une enveloppe contenant une inscription importante de rentes sur le Grand Livre. Comme elle s'en étonnait, il répliqua :

— On ne sait ni qui vit ni qui meurt ! Je manquerais à mon devoir si je ne prenais pas la précaution d'assurer votre avenir.

La joie de la jeune femme en fut toute gâtée.

Vers la mi-janvier, une après-midi de neige qui ouatait les chaussées parisiennes, un ciel gris qui pesait sur les toits comme une chape de plomb. Dans la rue Neuve-des-Mathurins on n'entendait plus rouler les voitures. Dans son boudoir, près de la cheminée où flambait un grand feu de bûches, Amy Brown était assise devant un métier à tapisserie et, à la lueur de deux lampes déjà allumées, tirait les aiguillées de soie d'un geste lent. Surprise par un coup de sonnette qui tinta dans le vestibule, elle le fut plus encore par Justine, la femme de chambre, venant lui annoncer :

— Le baron de Roll demande la faveur d'être reçu par Madame.

Amy n'avait pas oublié le baron de Roll, qui avait été un des témoins de son mariage ; mais depuis la Restauration elle ne l'avait jamais revu. De lui elle savait seulement qu'il avait la confiance du comte d'Artois et celle de son fils, que c'était un gentilhomme apprécié pour sa courtoisie, sa droiture et son bon sens. Elle donna l'ordre qu'on l'introduisît. Il entra dans le boudoir, baisa la main qu'on lui tendit et, quand on l'en eut prié, s'assit dans un fauteuil. Après s'être excusé de se présenter de la sorte à l'improviste, il dit :

— Je crois, madame, que depuis quelques jours vous n'avez pas reçu la visite de Monseigneur le duc de Berry.

— En effet ! Et je craignais...

— Ne craignez rien ! Monseigneur se porte le mieux du monde. Il se réjouit à la pensée de vous présenter ses hommages le plus tôt possible, mais je dois auparavant remplir une mission dont il m'a chargé.

— Une mission ! répéta Amy en laissant retomber sa main, soudain inerte, sur le métier.

— Oui, une mission trop pénible à son cœur et dont il m'a fait l'honneur de me croire capable de la remplir.

— Parlez vite ! s'écria la jeune femme qui, malgré son habituelle maîtrise de soi, s'était mise à trembler.

— Je sais que vous êtes courageuse ! reprit le baron. Le prince me l'a affirmé. Je fais donc appel à votre courage pour m'entendre, m'empressant d'ajouter, madame, que la conclusion de notre entretien ne peut nuire en aucune façon à votre position actuelle ni à celle de vos enfants.

Amy ne répondit pas. Elle ne tremblait plus.

Toute sa force d'âme tendait à demeurer calme, à le paraître tout au moins. Seulement, à part soi, elle revivait les minutes où, au gala de l'Opéra, elle avait découvert qui était réellement son cher Charly ; elle revivait les heures qui avaient suivi et pendant lesquelles était apparue cette évidence qu'entre le prince descendant de Louis XIV et la fille du modeste pasteur de Maidstone quelque chose s'était brisé. D'une voix unie elle murmura :

— Je vous écoute, monsieur le baron.

— Madame, reprit-il satisfait de cette soumission, permettez-moi d'abord d'évoquer le tableau, qui doit vous être cher, de la cour de France. Les lys sont restaurés. Après la tempête révolutionnaire et le règne de l'Usurpateur, les Français ont réappris à aimer la famille de leur roi légitime et à souhaiter la continuité de la dynastie. Or vous savez que notre souverain n'a pas eu d'enfant et que Monseigneur le duc d'Angoulême n'a pas été davantage favorisé du ciel. Le roi est veuf, mais trop âgé pour se remarier ; Monsieur, veuf également, se refuse à reprendre une épouse. Pour que les lys ne dépérissent pas, un seul espoir nous reste ; il repose tout entier sur Monseigneur le duc de Berry...

Amy ne broncha pas. La tête tournée vers le feu, elle suivait des yeux, dans la cheminée, la danse des flammes montant et retombant. Sa main droite, posée à plat sur le canevas, semblait chercher l'aiguillée qui lui avait échappé des doigts. De plus en plus satisfait de ce silence, Roll poursuivit :

— Dernièrement le roi a donc réuni un conseil de famille au cours duquel il a montré à son neveu son devoir qui est d'épouser une princesse digne de son rang et apte à faire refleurir les lys sur l'antique tige des Bourbons. Le prince d'abord s'est défendu en opposant à son oncle les objections que vous devinez. Le roi y a répliqué en faisant valoir la raison d'Etat, et Monseigneur...

— Monseigneur s'est incliné ?

— Un prince du sang ne peut agir autrement quand il s'agit du bien du royaume.

— Mais a-t-il spécifié que notre mariage — vous le savez mieux que personne, monsieur de Roll — a été un mariage religieux et que, par conséquent...

— Il l'a dit, et le roi lui a répondu que ce n'était pas un obstacle. Le roi adressera au Vatican un rapport circonstancié et demandera que ce mariage soit annulé.

— Un mariage comme le nôtre, ce n'est pas possible !

— Permettez-moi de vous faire remarquer que les motifs déterminants ne manquent pas. Oh ! j'avoue que je suis fort ignorant en la matière ! Mais le cabinet du roi a pris ses informations auprès des autorités religieuses. On peut invoquer, paraît-il, plusieurs vices de forme, entre autres l'erreur sur la personne — Monseigneur s'est marié sous un nom qui n'était pas le sien — la clandestinité, que sais-je encore ? Cela suffit amplement pour obtenir du Vatican la décision conforme aux désirs du roi.

— Non, non, ce n'est pas possible !

Frappée dans le plus sensible de son être, la pauvre femme ne pouvait que répéter ces mots par quoi s'extériorisait sa révolte intime. Le baron de Roll maintenant se taisait, ému par cette douleur qu'il savait sincère et souhaitant en vain d'y trouver des adoucissements. Amy cependant parvint à se maîtriser une fois de plus. Trop fière pour pleurer devant un tiers, trop fière aussi pour se plaindre, elle reprit :

— J'ai tort, hélas ! Tout est possible quand la raison d'Etat est en jeu, et je sens bien que, quoi que je dise ou que je fasse, je me heurterai à l'inévitable. Eh bien, soit ! Je ne lutterai pas. Je ne me défendrai pas ! Que le destin du duc de Berry s'accomplisse !

— Madame, murmura le baron, je rends hommage à votre grandeur d'âme. Mais ce n'est pas tout...

— Que voulez-vous encore de moi ?

— Afin que les négociations avec Rome aboutissent plus aisément, il serait utile que vous consentiez à apposer votre signature sur un papier... sur un papier...

Il chercha le papier dans sa poche, le déplia, le glissa sur le métier de Mrs. Brown.

— C'est une déclaration, expliqua-t-il, par laquelle vous reconnaissez les faits énoncés et ne soulevez aucune objection à la décision qui sera prise.

— Il faut que je signe ?

— Rien ne vous y oblige, mais, je vous le répète, ce serait préférable.

— Le prince le désire-t-il ?

— Monseigneur souffre autant que vous, croyez-le bien, de cette rupture qui lui est imposée. Lui aussi se heurte à l'inévitable, et dans son désarroi il souhaite que vous l'aidiez à s'y soumettre.

— Eh bien ! je signe.

S'étant levée, elle marcha d'un pas ferme vers un bonheur-du-jour dont la tablette supportait un encrier et une plume. Elle prit la plume, la trempa dans l'encre et, sans même lire le document, apposa sa signature au bas de la page. Puis rendant le papier au baron de Roll :

— Monsieur, il n'y a rien dont je ne sois capable pour le bonheur — ou ce qu'on croit le bonheur — de celui qui m'a été si cher et qui le restera toujours. Puisse mon sacrifice le lui prouver une fois de plus ! Puisse-t-il surtout n'être pas inutile !

— Monseigneur n'a jamais douté de vos sentiments, madame. Les siens à votre égard ne changeront pas ; ils s'allieront désormais à un respect, à une admiration, à une reconnaissance infinis.

Roll s'était levé. Il ajouta :

— Bien entendu, vous n'aurez rien à redouter pour l'avenir. Le notaire du prince vous fera connaître les dispositions que celui-ci a prises...

— Je vous en prie, fit-elle, l'interrompant. Ne parlons pas de cela !

Roll s'inclina. Il y eut un court silence. Amy se tenait toute droite, les yeux fixés au delà des murs du boudoir et des objets qui l'environnaient, loin, très loin, vers cet inconnu impénétrable dont se voilent les jours et les années restant à vivre. Dans la cheminée le feu crépitait. Dans la rue la neige tombait en flocons muets. Amy ne songea pas à

tendre la main au cruel messager. Celui-ci sortit à pas lents, le front baissé, comme on sort de la chambre d'un mort.

La porte refermée, la jeune femme demeura immobile quelques instants encore. Brusquement tout son courage s'évanouit. Elle s'affaissa sur le fauteuil qui la reçut et, les mains crispées sur le visage, les larmes débordant des paupières, elle hoqueta :

— Charly ! Charly !

Ni ce soir-là ni les jours qui suivirent personne ne sut combien de larmes Mrs. Brown avait versées. La blessure dont elle souffrait, personne ne s'en douta. Elle fut avec ses filles comme elle avait toujours été et continua de montrer dans son intérieur son activité habituelle. A la tombée de la nuit, les lampes allumées, elle s'asseyait devant son métier à tapisserie et reprenait le point là où elle l'avait laissé la veille. Elle attendait. Elle attendait ce qu'elle n'osait pas formuler elle-même. Elle attendait sans crainte, car elle pensait n'avoir plus rien à redouter maintenant.

Ce fut seulement au bout d'une semaine que le duc de Berry osa revenir rue Neuve-des-Mathurins. Le fort gaillard audacieux et jovial, « le bon luron » s'était mué en un homme timide, craintif et balbutiant qui, par peur de cette première entrevue après la visite de Roll, en avait remis l'échéance. Il fut surpris de l'impassibilité apparente de la jeune femme et eut peine à trouver ses mots pour tenter d'expliquer sa conduite. Elle l'écouta sans sourciller et ne lui fit qu'un reproche :

— Pourquoi, dit-elle, avoir chargé M. de Roll de cette mission ? Le coup qui m'a été porté, j'eusse préféré qu'il me vînt franchement de vous !

Elle continuait de tirer d'une main paisible les aiguillées de soie à travers le canevas. Il s'assit près d'elle, sur un siège bas où la lumière des lampes éclairait en plein son visage. Deux plis amers creusaient sa bouche. Au bord de ses paupières sourdaient des larmes qu'il essuyait furtivement.

— Je vous aimerai toujours ! murmura-t-il.

— Je le sais, répondit-elle. Mais ne pleurez pas ! Est-ce que je pleure ? Devant ce qui est inévitable, soyez aussi courageux que moi !

— Je le serai.

— Notre sort ne dépend plus de nous, mais de considérations dynastiques auxquelles nous devons l'un et l'autre nous soumettre. Soumettons-nous !

Il la regarda, étonné de ce calme, se demandant soudain si cette femme à la voix assurée, aux gestes précis, aux mots raisonnables, l'avait réellement aimé autant qu'il l'avait cru. Il douta de cet amour. Puis il eut honte de son doute. Puis il douta de nouveau et en éprouva un instinctif soulagement comme si les griefs qu'il se faisait à lui-même en étaient tout à coup amoindris.

— Ainsi, reprit-elle, on prépare pour vous une alliance digne de votre rang ?

— Je crois !

— Comment ! Vous croyez ! Rien n'est plus sûr. Sans cela la démarche de M. de Roll n'aurait pas eu de raison d'être. Et pouvez-vous me confier le nom de la princesse que l'on vous destine ?

Il hésita à répondre. Puis se décidant :

— La princesse Marie-Caroline des Deux-Siciles, la petite-fille du Bourbon qui règne à Naples, ma cousine en somme !

— Quel âge a-t-elle ?

De nouveau il hésita et de nouveau lança tout d'un trait :

— Dix-huit ans bientôt.

Pour la première fois un bref tressaillement anima le visage immobile d'Amy Brown. Dix-huit ans ! Et Amy, trente-huit ans ! Ces deux chiffres en balance lui faisaient mesurer soudain l'impossibilité plus certaine où elle se trouvait de lutter, si elle l'avait voulu. Cependant elle recouvra son flegme pour demander encore :

— Est-elle jolie ?

A cette question, à laquelle il s'accrocha comme pour y trouver une défense, une excuse, une compensation, Charles répondit dédaigneusement :

— Non ! On m'a montré un portrait d'elle qui n'est guère séduisant, et certains qui la connaissent ne m'ont pas caché la triste vérité. La princesse est toute petite. Elle est maigre. Elle a le front bas, la bouche en cerise comme beaucoup de Bourbons et des yeux qui ne regardent pas très droit devant eux...

— Tant pis ! J'eusse souhaité pour vous une princesse douée de tous les attraits. Que voulez-vous ? Puisque c'est le roi qui l'a choisie pour vous, il n'y a pas à discuter sur ce chapitre plus que sur les autres. Vous vous habituerez... Charles, ayez la complaisance de ramasser l'écheveau que je viens de laisser tomber !

... Amy Brown dut attendre que le prince fût parti pour pouvoir pleurer tout son soûl.

6. LA NAPOLITAINE BLONDE

TRAVERS la forêt de Fontainebleau reverdie par un chaud printemps, les carrosses roulaient lentement, l'un derrière l'autre, précédés et escortés par les gendarmes rouges de la garde royale. Dans la première voiture se trouvaient le roi et la duchesse d'Angoulême ; dans la seconde, Monsieur, comte d'Artois ; dans la troisième, le duc d'Angoulême et son frère, le duc de Berry. Les autres voitures transportaient des dames et des officiers de la cour. Tout avait été réglé avec minutie pour reproduire exactement la cérémonie à laquelle avait donné lieu, un siècle plus tôt, la première rencontre entre le jeune Louis XV et sa fiancée, Marie Leczinska. Et c'est au même endroit de la forêt, à la Croix de Saint-Hérem, qu'aujourd'hui, 15 juin 1816, Louis XVIII, son frère, ses neveux et leur suite devaient accueillir la princesse Marie-Caroline des Deux-Siciles, arrivant de Marseille.

Dans le troisième carrosse, Angoulême, qui n'était pas bavard, se taisait. Berry se taisait également, mais pour lui les circonstances seules l'inclinaient au mutisme.

Charles était triste, réellement triste, et il songeait. Par la volonté du roi une page de sa vie allait être tournée ; le roman secret qu'il avait vécu allait prendre fin. Douze ans déjà ! Et, au balancement de la voiture, les yeux mi-clos, il évoquait le premier soir où à l'Opéra de Covent Garden il s'était violemment épris de la beauté brune et pâle d'Amy Brown. Il évoquait les merveilleuses journées qui avaient suivi, celle surtout où, défaillante, la jeune femme avait cédé à ses baisers et à ses caresses. Il évoquait enfin la chapelle de King Street où, par un matin brumeux, dans la seule présence de deux témoins, un prêtre les avait bénis en grand mystère. Il croyait alors avoir fait de sa maîtresse d'hier sa femme pour la vie.

Dérision ! Il n'y a point d'engagement pour la vie. Les négociations entreprises par Louis XVIII avec Rome avaient abouti selon les vœux du roi. Le Vatican avait déclaré nul le mariage de King Street, avec cette réserve que Charlotte et Louise, les deux filles issues de cette union clandestine, seraient reconnues légitimes. On avait oublié sciemment le jeune George, le premier né, qui avait eu le tort de voir le jour un peu trop tôt.

Ainsi la rupture définitive s'était réalisée. Charles n'était plus l'époux d'Amy. Dans deux jours il serait l'époux de la princesse Marie-Caroline, choisie pour donner des héritiers à la dynastie des Bourbons.

Angoulême, qui avait l'esprit méthodique, ajusta ses lunettes, tira de son gousset une grosse montre, consulta les aiguilles et déclara :

— Je crois que nous ne tarderons pas à arriver.

Il avait été convenu que les deux cortèges, celui du roi et celui de la princesse, atteindraient à la même minute la Croix de Saint-Hérem, et pour obtenir ce parfait synchronisme des guetteurs étaient postés de place en place dans la forêt, faisant des signaux, tantôt pour accélérer l'allure, tantôt pour la modérer.

— Je crois en effet ! murmura Berry.

Cela fut dit d'un ton si las qu'Angoulême commença à soupçonner la mélancolie de son frère.

— Eh quoi ! fit-il, vous n'avez point l'air bien gai aujourd'hui ! Pourtant la gaîté est de mise quand on a la fortune d'aller au-devant de sa fiancée.

Ne pouvant avouer les raisons de son souci, Charles eut cette riposte ironique :

— Même quand la fiancée est laide ?

— On a peut-être exagéré, dit l'autre. Et puis, que voulez-vous, mon frère ? Lorsque nous, princes du sang, nous contractons mariage, ce n'est pas pour notre plaisir.

Et il soupira, en mari qui sait à quoi s'en tenir sur ce point. La conversation n'alla pas plus avant. Le cortège venait de déboucher dans la clairière préparée pour l'entrevue solennelle. De part et d'autre deux tentes avaient été dressées, doublées de drap d'or et surmontées de drapeaux blancs. Entre les deux était étendu un large tapis rouge, comme pour les relier par un pont symbolique. Alentour, rangés en cercle, se tenaient des gardes du corps, un détachement des Cent-Suisses, une fanfare. Sur le tout le soleil de juin, tamisé par l'épaisseur des feuilles, faisait flotter une poussière dorée.

Là-bas, du carrosse venant de Marseille, on vit descendre la duchesse de Reggio, la comtesse de La Ferronnays, le duc de Lévis, le comte de Mesnard, dame d'honneur, dame d'atours, chevalier d'honneur et premier écuyer de celle qui allait être la duchesse de Berry. On vit descendre aussi une petite personne en robe blanche qu'on eût pris pour une première communiante sans le panache de plumes blanches qui se balançait sur ses cheveux blonds. De leur côté, le roi, Monsieur, le duc et la duchesse d'Angoulême, le duc de Berry — le dernier — avaient mis pied à terre devant la tente qui leur était destinée. Les fanfares sonnèrent. Les troupes présentèrent les armes. Il y eut un instant d'immobilité.

Selon le protocole fixé, le roi et la princesse devaient s'avancer lentement l'un vers l'autre et se rencontrer à la partie centrale du tapis. Mais dès que Marie-Caroline aperçut le groupe royal elle s'élança vers lui, presque courant. Sa robe blanche voltigeait ; ses plumes ondulaient. Avant que Louis XVIII, empêtré dans les grosses bottes de velours noir qui recouvraient ses jambes difformes, eût pu faire un pas, la petite communiante avait franchi toute la longueur du tapis et était tombée aux genoux du roi.

Celui-ci sourit de cette vivacité, tendit la main pour relever la princesse et, se penchant, posa un baiser sur son front. « Un baiser au tabac », comme disait la cour en parlant de ce priseur acharné. Puis avec cette majesté pleine de grâce dont il avait le secret il dit à Marie-Caroline :

— Je suis votre père, madame ! Mais voici d'abord votre mari !

Et prenant Berry par le coude il le poussa en avant. Berry, le chapeau à la main, s'inclina devant la princesse, n'osant davantage. Ce fut elle, si petite, qui se haussant sur la pointe des pieds offrit son visage au baiser du prince. Il ne refusa pas l'hommage galant qu'on attendait de lui. Tandis qu'il se redressait, il entendit Marie-Caroline s'écrier, avec un léger accent italien :

— Saint Spiridon m'a exaucée.

— Quel est ce saint que je ne connais pas ? demanda Charles amusé.

Elle répondit en souriant :

— C'est un saint napolitain. Depuis mon enfance, je le prie. Je n'ai confiance qu'en sa protection et il m'a toujours été favorable. Sauf sur le bateau qui m'a conduite à Marseille ! Ah ! pendant sept jours, que j'ai été malade ! Malgré mes prières ! Aujourd'hui, par contre, saint Spiridon me comble, puisque...

Elle s'arrêta, craignant soudain d'en avoir trop dit et remplaçant le reste de sa phrase par un éclat de rire puéril et charmant, qui résonna d'une façon étrange dans le silence de la clairière. Le roi, surpris, fronça les sourcils, et aussi la duchesse d'Angoulême, et aussi, pour faire comme eux, le duc à lunettes. Afin de couper court à cet intermède non prévu par le protocole, Louis XVIII s'empressa de saisir la princesse par la main et, l'amenant devant chacune des personnes de sa famille, acheva les présentations. La petite communiante était redevenue grave. Elle s'efforçait de graduer ses révérences selon les règles de l'étiquette. Elle répondait aux compliments par des mots mesurés qu'elle avait appris à l'avance.

Berry cependant observait celle qu'on lui avait imposée pour épouse. Laide, Marie-Caroline ? Allons donc ! Que le portrait avait menti, et menti également ceux qui prétendaient la connaître ! Elle avait les plus beaux cheveux du monde, un teint éclatant, des bras et des mains faits au tour, des pieds exquis de petitesse. Ses yeux, d'un bleu vert, en dépit d'un léger strabisme, étaient beaux et pétillaient de malice. Sa bouche « en cerise » n'avait rien de l'exagération bourbonnienne et semblait plutôt la jolie moue d'une bouche enfantine. Maigre, elle ? Autre erreur ! On le constatait à sa poitrine et à sa taille rondes à souhait. Enfin, si elle était petite en effet, de cette petite personne se dégageait une impression de grâce allègre et de séduction.

Troublé plus qu'il n'eût voulu le paraître, le duc de Berry se pencha à l'oreille de M^me^ de Reggio, qui se trouvait alors à son côté :

— Elle est ravissante ! s'écria-t-il. Elle est adorable ! Pourquoi me l'a-t-on caché ?

A ce soudain enthousiasme, la duchesse répliqua:

— Sans doute, Monseigneur, a-t-on voulu vous ménager une heureuse surprise.

Lorsque toute la cour remonta en voiture pour reprendre le chemin de Paris — avec la voyageuse de Marseille — la duchesse d'Angoulême était peut-être la seule à n'être pas conquise par la Napolitaine blonde que protégeait saint Spiridon.

Ni le printemps ni l'été n'allégèrent l'atmosphère pesante qui régnait rue Neuve-des-Mathurins. Mrs. Brown vivait plus recluse que jamais. Ce n'était plus seulement l'absence de curiosité qui la retenait au logis, mais la crainte de voir des visages épanouis, d'entendre des propos joyeux. Que ne lui auraient pas conté les étrangers à sa douleur, boutiquiers, petites gens se réjouissant avec la famille royale et répétant les descriptions publiées par les journaux ? Et quelles descriptions ! La cérémonie du 17 juin à Notre-Dame, l'église toute tendue de draperies bleues à crépines d'or ; la mariée en robe à traîne blanche, constellée de diamants ; le marié, tout blanc et or, en pourpoint Henri IV, manteau sur l'épaule, plumes au chapeau. Le soir, aux Tuileries, le grand couvert, comme au temps de Louis XIV, avec un cérémonial que les curieux, admis au château, purent admirer. Plus tard encore, le roi conduisant les nouveaux mariés au palais de l'Elysée-Bourbon, qui va devenir leur résidence...

Non, Amy Brown, la délaissée, ne voulait pas savoir tout cela ; elle ne voulait pas y songer, de même qu'elle s'efforçait de chasser de son esprit, pendant les semaines qui suivirent, les rêveries qui l'assaillaient. Toujours les mêmes rêveries : Charles — le cher Charly d'autrefois — serrant dans ses bras la petite princesse de dix-huit ans qu'on lui a donnée pour épouse. Lorsque ces visions lui devenaient trop cruelles, Amy se réfugiait dans cette dernière consolation :

« La duchesse n'est pas belle ! C'est Charles qui me l'a dit. »

D'où elle concluait :

« Il ne l'aimera pas comme il m'a aimée. »

Dans les premiers jours de septembre, sans avertir à l'avance de sa visite, le duc de Berry vint rue Neuve-des-Mathurins. Mrs. Brown fut toute saisie de le revoir et ne put cette fois dompter son émotion. Il y eut une gêne de part et d'autre, et pour la dissimuler ils se cantonnèrent dans une conversation sans danger. Amy parla de ses filles. Charlotte venait d'avoir huit ans ; Louise allait en avoir sept. Elles étaient également affectueuses et soumises, mais l'aînée montrait plus de gaîté, la cadette plus de réflexion. Charles parla du séjour qu'il venait de faire à Saint-Cloud avec la famille royale, puis de son retour à Paris pour la Saint-Louis.

— Le roi, dit-il, n'eût pas admis que l'on célébrât sa fête dans l'intimité. Chaque année il exige une cérémonie officielle avec délégations des grands corps de l'Etat, discours, etc. ! Quelle corvée ! Et le dîner d'apparat, le soir, autre corvée ! C'est à vous couper l'appétit ! Qu'on est plus heureux quand on peut échapper à toutes ces pompes fastidieuses et vivre à sa guise !

Peu à peu, en bavardant, il s'animait. Ce n'était

plus l'homme qui se sent coupable d'un abandon et qui en a honte. Mrs. Brown ne le reconnaissait plus ou, du moins, elle retrouvait en lui l'insouciant et gai compagnon de Londres avec quelque chose de plus dans ses yeux brillants, sur ses lèvres gourmandes, un vorace appétit pour toutes les jouissances, pour tous les plaisirs. La jeune femme en souffrit. Après la rupture qui les avait séparés, elle eût préféré à ce demi-inconnu celui qui, des larmes au bord des paupières, s'asseyait à ses pieds, timide, et se taisait.

Heureusement Charles demanda tout de suite à voir ses enfants. On les lui amena. Il ne se contenta pas de les embrasser. Il les interrogea sur les études qu'elles avaient commencé de faire et sur leurs jeux. Charlotte et Louise allèrent chercher leurs poupées, les meubles en réduction destinés à ces poupées, la vaisselle minuscule pour les dînettes. Afin de jouer avec ses filles, Charles s'était mis à genoux. Il conseillait, riait, plaisantait, gaminait. Immobile, Amy observait le manège, et une grande douceur s'épandait en elle. Si, pour des raisons dynastiques, Charles s'était éloigné de celle qui avait été à la fois sa maîtresse et son épouse, Charlotte et Louise étaient restées toutes proches de son cœur. Un brusque espoir vint même à la délaissée : si la Napolitaine ne donnait pas au trône l'héritier qu'on espérait, combien deviendrait plus fort dans l'avenir le lien unissant le prince à ses filles !

Cet espoir, bien que vague, rendit à Mrs. Brown sa sérénité apparente, et ce fut avec complaisance qu'elle écouta Charles quand, au moment de prendre congé, il lui dit :

— J'aime les maisons où l'on respire à l'aise, et celle-ci est pour moi la plus agréable de toutes. Me permettrez-vous d'y revenir ?

— Quand vous le voudrez ! répondit-elle. Cette maison est la vôtre, vous le savez. Vous y serez toujours accueilli comme il se doit.

— Eh bien ! je viendrai une fois par semaine, peut-être plus souvent.

— Ne craignez-vous pas d'en être empêché ?

— Je n'ai pas aliéné ma liberté. Seules des obligations officielles peuvent parfois me retenir. Pour le reste, je fais ce qui me plaît. Or il me plaît de venir ici, et je viendrai comme je vous l'ai dit.

Il caressa ses filles, posa un baiser sur la main d'Amy et regagna sa voiture — une voiture sans armoirie ni livrée — qui l'attendait dans la rue.

Les mois passèrent désormais selon un rythme régulier. Les mois qui font insensiblement des années. Fidèle à l'engagement qu'il avait pris de son plein gré, le duc de Berry, chaque semaine, rendait visite à Mrs. Brown et quelquefois, en dehors du jour fixé, survenait à l'improviste pour quelques instants. Le duc s'alourdissait, le visage plus empâté, le teint plus coloré, en homme que la quarantaine incline de plus en plus vers les satisfactions matérielles, mais toujours avec cet éclat dans le regard, ce sourire au coin des lèvres qui révèlent des ardeurs secrètes.

Le 13 juillet 1817 la duchesse de Berry mit au monde une fillette qui mourut aussitôt. Dissimulant ses sentiments qu'elle réprouvait elle-même, Amy Brown offrit ses condoléances au prince, qui les accepta en bougonnant :

— C'est la faute à la duchesse. Elle avait mangé trop de pastèques que sa tante lui avait envoyées de Naples.

Amy dut recommencer l'année suivante. Ce fut un fils qui naquit, le 13 septembre 1818, à l'Elysée-Bourbon, mais il mourut, lui aussi, quelques heures après sa naissance.

— Le 13 ne nous porte pas chance ! remarqua simplement le duc.

Enfin, le 21 septembre 1819, un enfant vint au monde, bien vivant, mais c'était une fille, à qui l'on donna le nom de Louise. Ce n'était pas encore l'héritier qui ferait « refleurir les lys sur l'antique tige des Bourbons ». Amy cependant en éprouva une instinctive amertume. L'enfant de l'Elysée-Bourbon n'allait-elle pas l'emporter dans le cœur de Charles sur les enfants de la rue Neuve-des-Mathurins ?

Quelques semaines plus tard l'amertume ressentie par la mère se doubla de la jalousie éprouvée par la répudiée.

Une après-midi de novembre, une de ces après-midi tièdes et ensoleillées qui font appeler ce court répit l'été de la Saint-Martin, Mrs. Brown se hasarda à une sortie hors de ses habitudes casanières. Elle se rendit au « Page inconstant » pour se commander un manteau doublé de fourrure. Cette corvée accomplie — Amy n'était pas coquette, mais frileuse — elle se laissa tenter par la douceur de l'air et, au lieu de prendre une voiture, décida de revenir chez elle à pied en suivant le boulevard.

Nombreux étaient les promeneurs entraînés par la même tentation. Sur la chaussée des cavaliers élégants trottaient au milieu des cabriolets de maître et des calèches. Le long des maisons, sous les ormes dont tombaient les dernières feuilles, une foule se pressait, s'arrêtant aux devantures des boutiques, bayant aux portes des cafés, musant comme un jour de printemps.

Mrs. Brown suivait le mouvement lent de cette foule. Elle aussi s'arrêtait, bayait, musait. On ne prêtait pas attention à elle qui était vêtue d'une toilette sobre ; elle s'intéressait aux passantes dont les robes de soie balayaient la poussière.

Elle était parvenue boulevard de Gand lorsqu'elle remarqua des remous insolites parmi les promeneurs. On chuchotait, on se retournait, on se rangeait comme pour livrer passage. Des gamins montaient sur les bornes destinées aux cavaliers. Bien vite Amy découvrit l'objet de cette curiosité. C'était un couple qui s'avançait, comme les autres, à pas mesurés, à pas de promeneurs. Lui, de bonne taille, de forte corpulence, en habit bourgeois, chapeau de haute forme sur l'oreille, foulard au cou ; elle, enveloppée d'un manteau sombre et sans garniture, très blonde sous sa capeline, toute petite de taille. Il lui donnait le bras et se penchait vers elle en lui parlant avec animation. Elle répondait en riant, l'air heureux d'une grisette en escapade.

Des murmures coururent :

« C'est le duc ! C'est la duchesse ! »

Mais déjà Mrs. Brown avait reconnu Charles en ce mari galant, empressé, épanoui dans la joie de vivre.

Amy recula de quelques pas et s'appuya au tronc d'un arbre. Le couple continuait de marcher, indifférent aux mouvements de la foule et aux chuchotements, jouissant comme tout le monde de cette journée privilégiée et de la satisfaction d'être libre. Mrs. Brown n'ignorait pas que bien souvent le duc et la duchesse de Berry s'évadaient ainsi de l'Elysée et couraient Paris au gré de leur fantaisie. Mais aujourd'hui pourquoi fallait-il qu'elle se trouvât précisément sur leur route ? Elle eût voulu détourner la tête pour ne pas voir ; elle eût voulu fuir. Pourtant la curiosité la retenait, elle aussi, enchaînée à la même place ; la curiosité l'obligeait à regarder, elle aussi, le couple qui approchait.

Un coup d'œil lui suffit. Tout de suite elle vit — et elle ne vit rien d'autre — que la blonde Napolitaine n'était pas jeune seulement, mais de surcroît charmante. Peut-être pas jolie d'une façon régulière, mais plus séduisante qu'une beauté classique, avec son teint pur, sa grâce primesautière, sa vivacité, ses gestes menus, son rire puéril.

Une voix d'homme s'adressant à l'un de ses voisins murmura :

— Il a de la chance, le duc de Berry ! Toutes les princesses ne sont pas tournées comme celle-ci !

Le couple s'éloigna sans remarquer cette femme qui le regardait passer avec une intensité singulière. Mrs. Brown poursuivit sa route, cachant sous un masque immobile une âme bouleversée. Elle savait maintenant que la Napolitaine était digne d'être aimée sensuellement, violemment par son mari. Dans sa détresse, elle traversait les rues sans rien voir, au risque d'être renversée par un cavalier ou une voiture. Elle avait l'impression que ne pouvait plus fondre sur elle aucun malheur pire que celui qui venait de l'atteindre aujourd'hui.

7. LE POIGNARD DE LOUVEL

DANS l'appartement de la rue Neuve-des-Mathurins, tout le monde dormait paisiblement cette nuit-là. La nuit du 13 février, qui était un dimanche, au lundi 14 février 1820. Personne n'entendit à une horloge lointaine sonner la demie de 3 heures. Personne n'entendit peu après le roulement d'un landau ni le trot précipité des chevaux qui approchaient. La voiture s'arrêta devant le n° 14. Ensuite il y eut des claquements de portes qui n'éveillèrent personne. Mais soudain la sonnette du vestibule carillonna sous une poigne fiévreuse.

Amy Brown sursauta sous ses chaudes couvertures. Dans la chambre voisine, Charlotte et Louise, chacune dans son petit lit blanc encourtiné de blanche mousseline, entr'ouvrirent leurs paupières enfantines. Amy crut à une erreur du visiteur nocturne et ne bougea pas. Cependant la sonnette continuait de sonner furieusement et Justine, la seule domestique qui couchât dans l'appartement, s'était déjà jetée à bas du lit. Vêtue tant bien que mal, la femme de chambre se hâta vers le vestibule et, sans ouvrir la porte, demanda :

— Qui est là ?

Une voix répondit :

— Le duc de Coigny. Je viens de la part de Monseigneur le duc de Berry. Ouvrez vite, pour l'amour de Dieu !

Justine obéit. Sur le seuil, elle vit un homme élégant en tenue de soirée, frac bleu, culotte courte, bas de soie, qui entra d'un pas décidé et déclara d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Il faut que je voie M^me^ Brown tout de suite ! Vous entendez ? Tout de suite !

Justine n'insista pas. Elle pénétra dans la chambre de sa maîtresse et répéta les paroles du duc de Coigny. Amy porta les mains à sa poitrine ; elle avait eu la sensation horrible d'une lame qui la frappait au cœur. Pourtant elle recouvra aussitôt sa fermeté pour se lever, s'habiller de façon sommaire, marcher vers le vestibule.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle au visiteur imprévu.

Celui-ci, d'un ton embarrassé, répondit :

— Excusez-moi, madame, de venir ainsi à cette heure !... Monseigneur a exprimé le désir de voir vos filles... Je dois les amener auprès de lui, sans perdre une minute... C'est urgent, très urgent, croyez-le !

Amy se refusait encore à comprendre. Elle objecta :

— Mais enfin, monsieur, on ne vient pas chercher des enfants en pleine nuit pour les conduire je ne sais où ! Monseigneur n'a jamais demandé d'ailleurs de les voir hors d'ici. Elles n'ont que faire en des lieux où elles n'ont pas leur place...

— Madame, interrompit le duc de Coigny, s'impatientant, il n'y a pas à discuter. C'est une mission grave dont je suis chargé et que je dois

exécuter coûte que coûte... Hâtez-vous pour qu'il ne soit pas trop tard !

— Trop tard ! Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, sachez-le, puisqu'aussi bien il me faut vous en avertir ! Hier soir, à la porte de l'Opéra, Monseigneur le duc de Berry a été frappé d'un coup de poignard. Il a été blessé.

— Sa vie est-elle en danger ?

— Il y a encore de l'espoir, mais...

Il n'acheva pas et fit un geste vague que la jeune femme comprit. Elle bondit vers sa chambre et donna à Justine l'ordre d'habiller Charlotte et sa sœur au plus vite. Elle-même commença de se vêtir plus chaudement, s'enveloppa de son manteau de fourrure, prit son manchon. Ses mains tremblaient. Son cœur battait douloureusement. Elle courait d'une pièce à l'autre, saisie par une sorte d'affolement qu'elle ne pouvait maîtriser. Enfin la mère et ses deux filles furent prêtes. Elles gagnèrent le vestibule où le duc de Coigny attendait en se promenant de long en large.

— Nous voici ! dit Amy Brown. Partons !

— Non, pas vous, Madame ! fit l'autre vivement. Cela ne se peut pas. La duchesse de Berry se trouve au chevet du blessé. Il y a aussi Monsieur, le duc et la duchesse d'Angoulême, le duc et la duchesse d'Orléans. On attend le roi d'un instant à l'autre... Laissez-moi emmener vos filles avec votre domestique !

Elle supplia. Il s'entêta dans sa restriction, faisant valoir les raisons de bienséance qui s'opposaient à la présence de Mrs. Brown au milieu de la famille royale. Le cruel débat menaçant de se prolonger, Coigny finit par accepter que la jeune femme vînt jusqu'à la porte du théâtre et attendît la sortie de ses enfants dans la voiture qui stationnerait dans la rue.

Justine, pendant ce temps, avait complété son habillement. Les deux femmes et les deux fillettes suivirent le duc. Tout le monde se hissa dans le landau dont les chevaux, fouettés par le cocher, s'élancèrent à toute allure à travers les rues endeuillées de nuit.

Coigny eût préféré se taire. En cours de route pourtant il dut répondre aux questions angoissées d'Amy Brown et, bribe par bribe, donner des détails sur le tragique événement qui s'était produit.

La veille au soir le duc et la duchesse de Berry avaient résolu d'assister au gala donné, ce jour-là, rue de Richelieu. Quand ils arrivèrent dans leur loge, la première partie du spectacle, *le Carnaval de Venise*, était achevée et l'on allait commencer *le Rossignol*. Le couple princier était accompagné de M^me^ de Béthisy, du comte de Mesnard et du duc de Coigny lui-même. La salle était comble. On s'était promis d'applaudir la Bigottini, la célèbre diva, et un nouveau danseur, Elie, dont ce devaient être les débuts. Tout le faubourg Saint-Germain était là et aussi, dans la loge royale, les Angoulêmes et les Orléans.

Dans leur petite loge du rez-de-chaussée le duc et la duchesse de Berry, également de bonne humeur, applaudirent avec le public de l'orchestre et des galeries. Le rideau venait de tomber sur le premier acte des *Noces de Gamache*, le ballet terminant le spectacle, quand Marie-Caroline — on devait apprendre plus tard qu'elle se trouvait dans un état intéressant — se déclara fatiguée et exprima le désir de regagner l'Elysée-Bourbon. Berry, lui, souhaitait rester jusqu'à la fin du ballet. Il accompagna la duchesse jusqu'à sa voiture qui attendait, rue Rameau, devant la porte réservée aux princes et se disposait à remonter dans sa loge lorsqu'un homme d'aspect correct sortit soudain de l'ombre, s'approcha de Berry, leva le poing et frappa.

— Voilà un fameux brutal ! s'écria le duc.

Mais, portant la main à sa poitrine, il sentit le manche du poignard qui était resté planté dans la chair. Alors, d'une voix plus faible :

— Je suis assassiné ! gémit-il. Cet homme m'a tué !

Tandis que certains s'élançaient à la poursuite du meurtrier on s'empressait autour de sa victime. Marie-Caroline, qui était déjà montée en voiture, n'avait pas vu le geste de l'homme, mais elle entendit les cris ; elle sauta à terre et s'empressa, elle aussi, auprès de Charles. On l'étendit d'abord sur une banquette du vestibule où lui-même arracha le poignard de sa poitrine. Le sang gicla. La robe blanche de la duchesse en fut inondée. On s'affolait. On réclamait des médecins qu'on ne trouvait pas. Enfin il en arriva un, puis un autre et, pour être plus à l'aise pour soigner le blessé, on le transporta dans un salon de l'administration du théâtre. La famille royale, alertée, était accourue. Sans cesse de nouveaux médecins, appelés par les uns et par les autres, survenaient ; des curieux aussi auxquels on ne prêtait pas attention, et M^gr^ Latil, évêque de Chartres, confident de Monsieur, et Monsieur lui-même, qu'on était allé avertir au pavillon de Marsan. Dans la pièce trop étroite l'atmosphère devenait irespirable.

— De l'air ! J'étouffe ! geignait le blessé.

De nouveau on transporta Berry. Dans un salon voisin du premier on l'étendit sur un lit de camp dressé en hâte avec des fournitures empruntées de-ci de-là. Emus de leur responsabilité, les médecins perdaient également la tête et, faute de mieux, recouraient à des soins empiriques. Tantôt le blessé se plaignait qu'on le torturât ; tantôt il s'accusait d'être « un grand pécheur » ; tantôt il suppliait — c'était son idée fixe — qu'on fît grâce de la vie à son assassin.

De celui-ci on venait d'apprendre le nom qu'on chuchotait : Louvel, ancien soldat de Waterloo, présentement employé aux écuries des Tuileries.

Enfin arriva le fameux docteur Dupuytren, que Monsieur était allé enlever de son domicile. Le médecin se fit montrer le poignard et résolut de sonder la paie. Ce sondage du doigt à travers les chairs meurtries arracha des cris de douleur au patient. La duchesse s'efforçait de l'apaiser ; elle s'y efforçait avec de grandes démonstrations à la mode italienne, ce qui provoqua, de la part de Charles, ce conseil révélateur :

— Mon amie, ménagez-vous pour l'enfant que vous portez dans votre sein !

Il était à peu près 3 heures du matin à ce

moment. Un grand silence planait sur Paris. Seule, une animation inaccoutumée troublait la rue Richelieu et la rue Rameau. Dans les salons réservés à l'administration de l'Opéra l'émotion ne faisait que croître autour du malheureux gisant. De l'Elysée, Mme de Gontaut, sa gouvernante, avait amené la petite princesse âgée de cinq mois qui, dans les bras de sa nourrice, écarquillait des yeux apeurés. C'est alors que Berry, pressant la main de sa femme, lui dit :

— Caroline, je dois vous avouer que j'ai eu des enfants avant de vous avoir connue. Je voudrais voir mes petites Charlotte et Louise. Y consentez-vous ?

— Qu'on les fasse venir ! répondit la duchesse sans hésiter.

Le duc de Coigny se trouvait alors tout près du couple princier. Berry murmura une adresse. Coigny sortit précipitamment et s'élança dans sa voiture vers la rue Neuve-des-Mathurins.

Quand le landau du duc de Coigny revint, vers 4 heures du matin, se ranger devant le porche de la rue Rameau, Mrs. Brown ne renouvela pas ses instances pour approcher le lit du blessé. Elle demeura assise au fond de la voiture, les mains jointes, priant, accablée et, malgré elle, évoquant la fatalité qui, par trois fois, décidait de son destin sous le toit d'un théâtre d'Opéra : il y avait seize ans, à Londres ; six ans ici-même et ici encore cette nuit.

Le duc de Coigny, dans son beau frac bleu, entraînait pendant ce temps les deux fillettes, toutes deux en redingote jaune avec un chapeau à ruban blanc, par les couloirs et les escaliers. Justine suivait, dans sa pauvre mante de domestique, éperdue, ahurie. Une porte s'ouvrit. On poussa les enfants en avant. A la lueur de six bougies allumées et du grand feu qui brûlait dans la cheminée elles aperçurent des hommes debout, immobiles, des femmes à genoux, sanglotant, d'autres hommes vêtus de noir qui s'agitaient, une autre femme, à la robe tachée de sang, qui se tordait les bras et gémissait. On fit avancer davantage Charlotte et sa sœur. Soudain elles reconnurent leur père, étendu sur le lit de camp et incliné sur le côté droit, la poitrine nue et toute marbrée de rouge.

Elles s'élancèrent et s'emparèrent des mains du blessé pour les baiser. Il eut un faible sourire et, d'une voix plus faible encore, il murmura, en anglais, quelques mots :

— Souvenez-vous toujours de moi qui vous ai tant aimées ! Soyez douces et sages !

Levant ensuite les yeux vers la duchesse, il ajouta :

— Caroline, voici deux orphelines ! Je vous demande d'en prendre soin.

— Je veillerai sur elles, je vous le jure ! répondit la duchesse.

Elle embrassa Charlotte, elle embrassa Louise et les conduisit dans la pièce voisine, dont la porte restait ouverte et où se trouvait sa propre fille dans les bras de la nourrice.

— A votre tour, dit-elle aux deux fillettes, embrassez votre sœur !

Puis, revenue au chevet du blessé :

— Vous le voyez, Charles, j'ai maintenant trois enfants !

Charlotte et Louise avaient obéi à l'invitation de la dame inconnue dont la robe était tachée de sang. L'une après l'autre, elles avaient posé leurs lèvres sur les joues rondes du poupon qui s'était rendormi. Maintenant, elles restaient les bras ballants, figées à la même place, ne sachant que faire et, elles aussi, tout engourdies de sommeil. Justine eût dû les reconduire jusqu'à la voiture où les attendait Amy Brown. Elle n'y songeait pas. Retenue par la curiosité, troublée par le spectacle d'une telle agonie, en un tel lieu, éblouie par la vue des toilettes magnifiques, des bijoux, des costumes d'apparat dont elle était entourée, la femme de chambre demeurait appuyée au chambranle de la porte, prêtant l'oreille, regardant. Nul ne se souciait de cette intruse en mante sombre et bonnet blanc. Nul ne pensait à l'écarter.

— Voici le roi ! annonça une voix lointaine.

On entendit dans l'escalier puis dans le couloir un lourd piétinement et des halètements. Enfin parut, soulevé par quatre robustes porteurs, un fauteuil sur lequel se cramponnait le gros corps ballottant de Louis XVIII. On posa les pieds du fauteuil sur le plancher. Le roi se dressa péniblement et, flageolant sur ses jambes bottées de velours, se dirigea vers le blessé. Dès que celui-ci aperçut son oncle il supplia, dans un effort de tout l'être :

— Sire, grâce pour la vie de l'homme !

Avec un geste apaisant de la main, le roi répliqua :

— Mon neveu, vous n'êtes pas aussi mal que vous le pensez ! Nous en reparlerons.

— Si du moins j'emportais l'idée que le sang d'un homme ne coulera pas pour moi après ma mort...

— Tout cela demande réflexion. Parlons de vous ! Cela vaudra mieux.

Le roi s'était laissé tomber sur le large fauteuil qu'on avait approché du lit de camp. Berry avait fermé les paupières. Il paraissait s'assoupir. Le roi en profita pour interroger les médecins, et, comme il savait que son neveu avait toujours été un piètre latiniste, c'est en latin qu'il demanda à Dupuytren, pour n'être compris que de ce dernier :

— *Superestne spes aliqua salutis ?*

Surpris par cette question de forme insolite, Dupuytren resta coi. Ce fut un autre médecin, le docteur Dubois, qui répondit — en latin pareillement — qu'il ne subsistait aucun espoir. Le roi leva les yeux au ciel. Les médecins s'affairaient en des besognes illusoires. On avait apporté de l'Elysée des oranges et l'on en pressait le jus goutte à goutte dans la bouche de Berry, qui se plaignait sans cesse de la soif. La duchesse avait demandé qu'on l'employât. Non sans mal, on l'avait dissuadée de demeurer auprès de son mari, que son agitation fatiguait. A plusieurs reprises, lui-même l'avait suppliée :

— Retire-toi !... Tes sanglots me tuent... Retire-toi !

Elle avait fini par céder et, dans le salon voisin, avait rejoint sa fille et les deux filles de Mrs. Brown. Elle les embrassait tour à tour avec de grands élans frénétiques et des larmes. Puis, un peu calmée, elle était revenue auprès de Charles.

Celui-ci, qui avait conservé sa lucidité, s'adressa au roi :

— Sire, murmura-t-il, excusez-moi d'avoir interrompu votre repos et troublé votre sommeil !

— Mon enfant, répondit gravement Louis XVIII, il est 5 heures. J'ai fait ma nuit. Je ne vous quitterai plus.

5 heures ! Etait-ce possible ? Cependant, pour donner raison au roi, la pendule placée sur la cheminée — un cadran porté par un amour — tinta cinq fois. Et depuis plus de cinq heures le malheureux, dont la poitrine avait été transpercée jusqu'au cœur d'un coup de poignard, se débattait contre la mort dans l'arrière-salon d'un théâtre, sur un lit de fortune et des matelas empruntés, en présence du roi, de la famille royale, de six ou sept médecins, d'hommes en frac et de femmes en robe de soirée, mais aussi du concierge de l'Opéra, d'une ouvreuse, de figurantes costumées en espagnoles et d'une domestique en bonnet blanc. Et à la porte de la rue Rameau, cachée dans l'ombre d'une voiture, immobile elle-même comme une morte, Amy Brown attendait toujours le dénouement.

L'épaule au chambranle, Justine ne cessait de regarder, d'écouter sans qu'on la priât de s'éloigner. Vers la demie de 5 heures, Charles réunit ses dernières forces pour commander :

— Changez-moi de côté ! Je n'en puis plus d'être couché ainsi.

On lui fit remarquer que ce changement serait pénible. Il insista, s'encolérant :

— Tournez-moi !

On céda à son caprice et, du côté droit, on le fit passer sur le côté gauche. Il ne dit plus rien ; il ne devait plus rien dire. Peu à peu le rythme de sa poitrine se ralentit. En vain on frictionna ses tempes de vinaigre et on lui fit respirer un liquide aromatisé. Il ne bougeait plus. Il ne réagissait plus. Peu avant 6 heures, Dupuytren, qui tenait le pouls du moribond, demanda à voix basse :

— Un miroir, s'il vous plaît !

Le roi lui tendit sa tabatière dont le couvercle était protégé par une glace. Le médecin approcha la tabatière des lèvres de Charles ; la glace ne fut pas ternie.

Le roi comprit, s'inclina sur son neveu, lui ferma les paupières que la mort venait d'immobiliser et lui baisa la main. Des cris jaillirent : c'était la duchesse qui, bousculant le comte d'Artois et le duc d'Angoulême, se jetait en hurlant sur le corps de son mari.

Six heures tombaient, en notes tristes et grêles, des clochers de Paris sur les toits que bleuissait une aube vague. Depuis longtemps Amy Brown avait cessé d'espérer. Le froid la pénétrait sous son manteau fourré. Elle frissonnait. Le long de la rue Rameau s'alignaient les voitures de la cour dont les cochers et les valets de pied luttaient contre le sommeil et le froid en arpentant la chaussée. Soudain, une silhouette se dessina sous le porche, celle du concierge qui cria :

— La voiture de M^me^ la duchesse de Berry !

La voiture vint se ranger devant les marches et Amy, se penchant sur la portière, aperçut une ombre qu'entraînaient, la portant presque, deux autres ombres et que suivaient deux femmes trébuchant dans leurs longues robes. Tout disparut. Enveloppés d'un coup de fouet, les chevaux partirent au trot.

— La voiture de Monseigneur le duc d'Angoulême !

Puis, peu après :

— La voiture de M. le duc d'Orléans !... La voiture de Sa Majesté !

Une à une, les voitures gagnaient le porche, stationnaient quelques minutes et s'effaçaient dans la nuit. Mrs. Brown avait baissé la glace de la portière. En dépit du froid elle guettait le rectangle faiblement éclairé qui se découpait sur le mur noir du théâtre. C'était maintenant un confus défilé de tous ceux qui s'échappaient pour regagner en hâte leur logis. Enfin Amy reconnut ses filles à leur petite taille. Justine donnait la main à Charlotte, le duc de Coigny à la cadette. Ils traversèrent la rue et s'approchèrent du landau.

— Eh bien ? demanda Amy.

Personne ne répondit. On semblait tout attentif à ouvrir la portière et à monter dans la voiture.

— Enfin parlez ! Parlez vite ! dit la jeune femme au duc. Je suis forte. Je puis vous entendre.

Déjà les chevaux trottaient vers la rue Neuve-des-Mathurins. A la question demeurée sans écho, ce fut la jeune Charlotte qui, dans l'innocence de ses onze ans, répondit :

— Il y a une dame qui a dit que nous étions deux petites orphelines, mais qu'elle prendrait soin de nous.

Amy Brown, si fière devant les étrangers, si orgueilleuse même devant ses enfants, ne poussa pas de cris, ne gémit pas et ne pleura pas.

8. LES LYS SECRETS

A maison du baron de Charette était une gentilhommière assez simple, dans le style sobre de la Bretagne, mais vaste, confortable, entourée d'un beau parc que baignait une petite rivière allant vers la Loire. Cette maison se nommait La Contrie. Aucun bruit ne troublait le repos de ses habitants. A peine entendait-on parfois dans le silence de la campagne les tintements de l'église de Couffé, le village voisin, ou ceux plus lointains d'Ancenis, à 2 lieues de là.

Ce silence, ce repos, Mrs. Brown ne manquait pas d'en profiter en ces belles après-midi estivales. Chaque jour, vers les 3 heures, elle descendait les marches du perron et gagnait sa retraite favorite, un banc de jardin encadré par des lilas et des tilleuls. Elle s'asseyait là, tantôt avec un livre sur les genoux, tantôt avec une broderie aux doigts, dont elle tirait les fils en rêvant.

Rêver était maintenant sa grande affaire. Rêver et se souvenir. On était à la fin d'août 1832. Amy Brown avait quarante-neuf ans, les mêmes traits réguliers qu'au temps de sa jeunesse, mais un peu poncés par l'âge, la même pâleur de teint singulière, les mêmes cheveux noirs, filigranés de quelques fils d'argent. Elle ne se souciait ni de ce qu'elle avait conservé ni de ce qu'elle avait perdu de sa beauté. Elle restait sans coquetterie, sachant que sa vie était derrière elle et non plus devant. Et le passé elle le revivait avec l'intensité de vision propre à ceux qui ont beaucoup aimé et beaucoup souffert.

Après le coup de poignard de Louvel et la nuit tragique du 13 février 1820, celle qui avait été tour à tour la maîtresse du duc de Berry, son épouse devant Dieu, sa femme répudiée avait connu toutes les affres d'une existence désormais sans espoir. Elle s'était consacrée à ses filles. Mais — devait-elle s'en réjouir ou s'en plaindre ? — une autre femme avait fait sentir son influence sur la jeune Charlotte et sur sa sœur Louise.

Marie-Caroline, la veuve officielle, avait tenu la promesse donnée au prince moribond. Par M^me^ de Gontaut, par le baron de Roll, par le duc de Coigny elle était intervenue, rue Neuve-des-Mathurins, dans ce que Charles appelait jadis « son petit ménage ». Elle s'était préoccupée de la santé et de l'éducation des deux orphelines. Elle les avait reçues à l'Elysée-Bourbon et les avait fait recevoir aux Tuileries. Grâce à elle, le comte d'Artois avait porté intérêt à ces fillettes qui étaient ses petites-filles par le sang. Grâce à elle le roi lui-même leur avait donné une preuve de sa protection.

Par un acte en date du 10 juin 1820 Louis XVIII avait anobli les deux enfants de Charles, conférant à l'aînée le titre de comtesse d'Issoudun, à la cadette le titre de comtesse de Vierzon. Vierzon, Issoudun, villes du Berry ! L'allusion n'était-elle pas transparente ?

Charlotte et Louise cependant prenaient de l'âge et, précoces, montraient déjà une beauté attirante, l'une brune et pâle comme sa mère, l'autre aussi blonde que son père. Le 30 septembre 1823, Charlotte, qui avait quinze ans, avait épousé le prince de Faucigny-Lucinge, officier des gardes du corps de Monsieur. Le 16 juin 1827, Louise avait épousé, à dix-huit ans, le baron Athanase de Charette, pair de France. Dans l'intervalle, Charles X était monté sur le trône, succédant à son frère et prolongeant sur les enfants de son fils mort la protection accordée par Louis XVIII.

Dès lors, Amy Brown n'eut plus qu'à songer à elle-même. Paris ne la retenait plus où elle avait connu de telles angoisses. Elle l'abandonna et, pour jouir encore de la présence de ses filles, commença d'habiter tour à tour chez l'un et chez l'autre de ses gendres. L'hiver elle séjournait en Piémont, où le prince de Faucigny possédait une propriété familiale ; quand revenait la belle saison elle se rendait à La Contrie, près d'Ancenis, où le baron de Charette s'était retiré.

C'est là qu'en juillet 1830 la surprirent les nouvelles venues de Paris, les fatales ordonnances, l'émeute de la capitale, le départ de Charles X pour l'exil, l'avènement de Louis-Philippe — c'était lui maintenant l'Usurpateur ! — prenant aux Tuileries la place de son cousin de la branche aînée. C'est là aussi qu'en cet été de 1832 Mrs. Brown apprit la tentative de la duchesse de Berry pour soulever la Vendée en faveur du duc de Bordeaux, le fils posthume de Charles, « l'enfant du miracle »...

Amy s'était assise aujourd'hui à sa place coutumière, à l'ombre des tilleuls et des lilas. Sa broderie à la main, elle rêvait.

Ici, dans les provinces de l'Ouest, plus que partout ailleurs, c'était le grand souci, le perpétuel sujet des conversations que l'équipée de la blonde Napolitaine, toujours excessive en ses entreprises hasardeuses.

La Vendée avait renâclé à prendre les armes. Seuls s'étaient ralliés à la « régente » quelques vieux chouans se souvenant des luttes contre la République, quelques gentilshommes fidèles au drapeau blanc. Et le baron Athanase de Charette, neveu du fameux chef vendéen, n'avait pas été des derniers. Qu'en était-il résulté ? Deux ou trois sanglantes échauffourées sans lendemain. Tout de suite le gouvernement de Louis-Philippe avait réagi avec vigueur, proclamé l'état de siège, envoyé des « culottes rouges » qui avaient pourchassé les derniers défenseurs de la légitimité.

Ceux-ci tués, prisonniers ou dispersés, il ne restait plus personne autour de la duchesse de Berry. Qu'était-elle devenue elle-même ? D'abord on

avait cru qu'elle s'était échappée en bateau et qu'elle avait regagné sa Naples lointaine. Mais M. Thiers, le ministre de l'Intérieur, avait délégué à Nantes un commissaire de police énergique et astucieux, celui-là même qui, dans la nuit du 13 février 1820, avait procédé à l'interrogatoire de Louvel. M. Joly obtint bien vite des renseignements sûrs. C'est à l'intérieur de Nantes que se cachait Marie-Caroline ; c'est de Nantes qu'elle adressait des messages à ses derniers fidèles ; c'est à Nantes qu'elle recevait mystérieusement certains d'entre eux.

Pourtant depuis bientôt trois mois, malgré les espionnages, les perquisitions, les fouilles, M. Joly n'avait pu découvrir la maison où s'abritait Marie-Caroline. Il avait juré à M. Thiers qu'il réussirait. Il n'y parvenait pas. Et la police, narguée par « une petite personne haute comme trois pommes », enrageait.

Aujourd'hui comme hier, c'était à la duchesse de Berry que songeait Amy Brown. En même temps elle constatait combien avait été vain le sacrifice consenti jadis aux espoirs dynastiques. Charles X renversé, Louis-Philippe sur le trône, quelle chance pouvait avoir encore le fils du duc de Berry ? Assurément il ne régnerait jamais. Et qu'importait que les lys eussent refleuri puisqu'ils refleurissaient en exil ?

Mrs. Brown songeait enfin que le destin fait parfois des rapprochements ironiques. Tandis qu'elle, la délaissée, la répudiée, coulait des jours paisibles dans la maison bretonne de son gendre, la princesse de sang royal, reçue solennellement par Louis XVIII, mariée en grande pompe à Notre-Dame, vivait cachée, traquée comme une criminelle. Et cela tout près, sous le même ciel...

— A quoi pensez-vous, maman ?

Mrs. Brown releva son front penché sur la broderie. Elle vit sa fille, Mme de Charette, qui, un ouvrage à la main, était venue lui tenir compagnie sur le banc.

— Je pense à cette pauvre femme ! répondit-elle.

— La duchesse ?

— Oui, et je la plains.

— Peuh ! fit Louise avec le facile dédain de ses vingt-trois ans sans expérience de la vie. Elle a joué, elle a perdu !

— Ne parle pas ainsi, Loulou ! (Amy lui donnait toujours son surnom enfantin.) Il faut être indulgent pour les autres, même pour ceux par qui l'on a souffert. Le mal que l'on cause, souvent on ne s'en doute pas. Et puis qui peut prévoir les revanches cruelles que l'avenir inflige ?... A-t-on des nouvelles de Nantes ?

— Pas que je sache ! Athanase a pris tout à l'heure le cabriolet pour se rendre à Ancenis où il a des affaires à régler. Peut-être apprendra-t-il quelque chose de nouveau. Attendons-le !

Elles attendirent, assises côte à côte et tirant l'aiguillée. De temps à autre elles échangeaient quelque phrase banale. Mme de Charette souriait à la vie d'un sourire continu. Mrs. Brown demeurait soucieuse. Vers 6 heures, enfin, le baron de Charette fut de retour. Il rejoignit aussitôt les deux femmes dans le jardin, là où il savait les trouver.

— Eh bien ? demanda tout de suite Mrs. Brown.

— Rien de nouveau ! répondit le baron. Ce matin encore on a procédé à des descentes de police dans les maisons qui entourent le château de Nantes, et même dans un couvent. On n'a pas trouvé la moindre trace de la duchesse. Elle finira bien pourtant par se faire prendre comme une souris dans une souricière. Elle eût mieux fait d'écouter ses amis véritables et de reprendre le bateau. Ce jeu de cache-cache n'est pas digne d'elle.

— Vous aussi ! De même que Louise, vous accablez bien gratuitement cette malheureuse !

Piqué au vif, Charette riposta :

— Eh ! madame, je ne l'accable pas ! Je n'oublie pas le respect que je lui dois. En prenant les armes à son appel, comme je l'ai fait dans les premiers, j'ai prouvé mon dévouement à la cause de la légitimité. J'aurais pu y laisser la vie ; de grand cœur je l'aurais donnée pour la défense du drapeau blanc. Mais, la partie perdue, à quoi bon s'entêter ? C'est de la folie. Charles X a déclaré lui-même, du fond de son exil, que l'entreprise manquée de la duchesse est funeste à la cause.

— Une entreprise manquée est toujours reniée. Si elle avait réussi il n'y aurait pas eu assez de louanges pour applaudir son succès.

— Le roi a dit aussi que la duchesse n'avait qu'un parti à prendre, se réunir à sa famille.

— C'est-à-dire fuir ?

— N'est-ce pas votre avis ?

— C'est l'avis de la sagesse. Mais la figure de la sagesse n'est pas toujours belle. Pour ma part, que j'aie tort ou raison, je plains la duchesse. Je l'admire aussi. Oui, j'admire son courage à tenir tête, sans espoir, au préfet de Nantes, à la police de M. Thiers, aux gendarmes et aux troupes de l'oncle Philippe ameutés contre une simple femme.

— Ma mère, interrompit Louise doucement, il serait temps de rentrer à la maison. La fraîcheur du soir est dangereuse à cette heure.

L'ÉTÉ s'acheva et, avec l'automne, revinrent, comme chaque année dans ces régions proches de la mer, des brouillards et des pluies. A La Contrie, la vie se fit recluse, mais benoîtement, autour des grandes flambées crépitant dans les cheminées. Amy Brown commença de parler de son prochain départ pour l'Italie. Cependant elle remettait sans cesse son voyage, comme si un lien inavoué la retenait, cette fois, sous le ciel breton. C'est qu'en dépit des efforts de la police on n'avait pu découvrir encore la retraite de la duchesse de Berry.

Enfin, le 7 novembre au soir, le baron de Charette, revenant d'Ancenis, apporta la nouvelle :

— Madame est prise !

Bien entendu, il avait l'air navré de l'événement, mais avec, dans le regard, la petite lueur satisfaite de l'homme qui a eu raison. Il expliqua la chose.

La veille au soir, renseigné par un traître, le préfet avait fait cerner par la troupe un pâté de maisons sises rue Haute-du-Château. On lui avait signalé, au n° 3, chez les vieilles demoiselles de Guiny, des allées et venues suspectes. C'était là en effet que Marie-Caroline avait trouvé refuge depuis le mois de juin. Pourtant on ne l'avait pas découverte le soir même. A l'arrivée de la police, elle avait eu le temps de gagner une cache ingénieusement aménagée à l'époque de la Révolution. C'était au troisième étage de la maison, dans une petite chambre sous le toit, derrière le manteau de la cheminée. Les perquisitions les plus minutieuses n'ayant rien donné, on avait laissé sur place des gendarmes et deux d'entre eux, vers le petit matin, ayant allumé du feu dans l'âtre de la mansarde, la duchesse et ses trois compagnons, à demi asphyxiés par la fumée, menacés de brûlures, avaient dû se rendre.

— Pauvre femme ! soupira Mrs. Brown, inlassablement pitoyable. Qu'a-t-on fait d'elle ?

— On l'a transférée au château.

— Prisonnière ?

— Oui, mais toujours sûre de soi, toujours allègre. Au général qui soutenait ses pas avec respect, elle a déclaré gaîment : « Si vous ne m'aviez pas fait la guerre à la Saint-Laurent, vous ne me tiendriez pas sous le bras à l'heure qu'il est ! »

— Vous voyez bien, Athanase, que vous l'admirez autant que moi !

— A l'infortune, quand elle est consommée dans l'héroïsme, on ne peut refuser son admiration.

Quelques jours plus tard, le 13 novembre à l'aube, un bateau glissait lentement au fil de la Loire, se dirigeant vers Saint-Nazaire. Il emportait la duchesse de Berry vers la citadelle de Blaye qui allait être sa prison. Une fois encore Amy put murmurer son refrain douloureux :

— Le duc de Bordeaux ne régnera pas. Mon sacrifice n'a servi de rien !

Le roman secret du duc de Berry pourrait se clore ici, en y ajoutant simplement qu'Amy Brown, à dater de cette époque, vécut des années sans histoire et qu'elle mourut à La Contrie, chez son gendre de Charette, le 7 mai 1876. Elle était très âgée ; elle avait quatre-vingt-treize ans. Au reste, si la réalité du mariage morganatique, contracté à Londres et rompu à Paris pour raison d'Etat est demeurée longtemps insoupçonnée des contemporains et de la génération suivante, il n'en est plus de même aujourd'hui. Des documents irréfutables ont été publiés sur ce sujet.

Pourtant dans le récit de la liaison amoureuse qui unit un prince de sang royal et la fille d'un modeste pasteur anglican il reste maintenant encore un mystère inexpliqué. C'est le cas du premier des trois enfants issus de cette liaison, le cas du fils, George-Granville Brown.

Il était né, on l'a vu, à Londres en 1805. La date exacte, on l'ignore, mais certainement peu de mois après la bénédiction religieuse que ses parents reçurent dans la chapelle catholique de King Street. Et c'est précisément sur ce défaut de délais réguliers que le Vatican s'était appuyé, en annulant ce mariage, pour ne pas reconnaître à ce fils la qualité d'enfant légitime alors qu'il l'avait fait pour ses sœurs. Cependant la naissance de ce fils avait été accueillie avec joie par le duc de Berry, ce qui exclut l'idée d'un reniement. Cependant aussi, à peine fut-il au monde, la mère ne conserva pas près d'elle le jeune George. A l'encontre de sa façon d'agir, plus tard, avec Charlotte et avec Louise, elle s'en sépara. Il fut envoyé à Maidstone, confié à la femme du pasteur et, quand celle-ci fut morte, transporté dans un établissement d'Ouchy, près de Lausanne, où se trouvaient déjà les deux fils nés du premier mariage d'Amy Brown.

Il y a là des contradictions qu'on ne s'explique pas. Mais il y en a d'autres.

En dépit de tous les changements survenus dans sa famille George Brown mena toujours loin d'elle une existence particulière. A dix-huit ans, il quitta la Suisse et entra au service du roi des Deux-Siciles comme officier. En 1830, après l'avènement de Louis-Philippe, il vint en France, s'installa à Paris, se montra dans la société élégante en dandy ami du plaisir. Il fréquenta assidûment les coulisses de l'Opéra — celui de la rue Richelieu, au tragique souvenir, avait été démoli — et se lia étroitement avec une étoile du ballet.

Les uns disent qu'il l'épousa ; les autres assurent qu'il se maria, à Londres, avec une de ses cousines et qu'il en eut des enfants dont subsisterait encore une descendance. A coup sûr, il voyagea beaucoup, non seulement en Angleterre mais en Allemagne. En 1848 il se fit naturaliser Français. En 1871, fatigué, assagi et solitaire, il se retira à Mantes, au n° 27 de la rue Saint-Pierre (aujourd'hui rue de la République), consacra ses longs loisirs à la dévotion et aux œuvres pieuses et devint marguillier de sa paroisse.

Or quand il mourut, le 3 juillet 1882, « à soixante-dix-sept ans », sans autre précision, George Brown fut si bien reconnu par sa famille que ses deux neveux, René-Louis de Faucigny-Lucinge et Urbain de Charette, accoururent, l'un de Turin, l'autre de Nantes, afin de signer l'acte de décès et d'assister aux obsèques.

En vérité on est donc en droit de se demander si, dans le cas de George Brown, n'a pas joué aussi la raison d'Etat. Par la volonté du comte d'Artois et celle de Louis XVIII, en exil lors de la naissance de ce garçon malencontreux, celui-ci n'a-t-il pas été sciemment écarté de son père naturel et de sa mère ? S'il avait été reconnu légitime, en effet, ç'eût été lui, et non le duc de Bordeaux, l'héritier de la branche aînée, le descendant direct d'Henri IV et de Louis XIV.

Evoquerai-je, pour finir, un témoignage personnel ? Une personne de ma famille, qui habitait Mantes, a connu George Brown pendant les dernières années de sa vie. Voici comment elle me l'a décrit !

C'était un homme de moyenne taille, de corpulence assez forte. Il avait les yeux bleus, des

cheveux qui avaient été blonds, un teint coloré, un profil assez bourbonnien. Tout cela fait penser singulièrement à l'empreinte du duc de Berry. Par contre, afin de dissimuler, volontairement ou non, cette ressemblance, il portait la moustache et l'impériale à la mode de Napoléon III. En redingote noire boutonnée jusqu'au col, le chapeau haut de forme incliné un peu sur l'oreille à la façon des anciens officiers, la canne à la main, il marchait à petits pas, jamais pressé, toujours exact. Courtois avec tous, galant avec les femmes, très réservé sur son privé, il souriait parfois avec ironie quand on lui parlait des incidences de la politique, mais marquait de ces jeux — qu'il avait tant vus — un profond détachement.

— Et, demandai-je à celle qui me renseignait, quand on faisait devant M. Brown allusion à sa royale origine ?

— M. Brown, me répondit-on, détournait aussitôt la conversation.

(Suite de la page 2 couverture.)

cela nous vaut un livre charmant et alerte : *Un ingénu à la Radio* (Domat, édit.)

Fourmillant d'anecdotes, éclairant au passage, par un trait piquant, le caractère de telle vedette ou de tel homme politique, la confession de Fernand Pouey sera à plus d'un lecteur une introduction de choix pour ce monde inconnu qui se termine au cadran lumineux d'un poste de T. S. F.

On parle de plus en plus d'une crise du livre et sans doute faut-il avant tout en accuser les circonstances économiques. C'est un fait : après avoir trouvé des lecteurs pour n'importe quoi pendant la guerre, la librairie, aujourd'hui, parvient à peine à écouler les derniers sous-produits du « roman d'amour et d'aventures » à l'américaine (les innombrables plagiats d'*Autant en emporte le vent*), les récits pornographiques suscités par *J'irai cracher sur vos tombes* ou les Mémoires de tel homme d'Etat qui s'est trouvé coincé, souvent sans le vouloir, dans le grand mécanisme de l'histoire. Mais les auteurs d'imagination, les français surtout, battent la semelle et cherchent en vain des lecteurs.

Après avoir déploré que le mauvais temps vous mouille, on pourrait légitimement se demander s'il n'aurait pas mieux valu se munir d'un parapluie. Jamais, peut-être, nos jeunes romanciers n'ont semblé aussi « pourris de talent » et jamais ils ne nous ont aussi vite laissés sur notre faim. On dirait chaque fois d'un repas qui paraît non seulement capable d'apaiser les pires fringales, mais aussi les estomacs les plus délicats ou difficiles et qui soudain se révèle d'une confection médiocre, malgré toutes les épices qui s'efforcent d'en relever le goût.

Je me faisais ces réflexions un peu désabusées à propos de deux livres récents. Chacun semble mériter d'abord qu'on lui prête une attention amicale. Par plus d'un côté ils excitent l'intérêt et de chacun on lit un bon tiers avec passion et espoir pour sentir bien vite qu'on n'a plus guère de raison de continuer, sinon par l'habitude de vivre avec certains personnages qui vient plus ou moins bien d'être contractée. C'est à croire que l'auteur, après s'être embarqué dans une histoire, a perdu en route les raisons qu'il avait de nous la conter. Et encore, ce ne serait rien, car après tout ce n'est déjà pas si mal que nous rendre présents des êtres fictifs comme s'ils étaient de chair et d'os. Mais le pire c'est le moment où l'auteur commence à cligner de l'œil à notre intention et à souligner la valeur symbolique de ses efforts : mon héros n'est pas ce que vous avez d'abord cru, semble-t-il dire ; il signifie ceci ou cela ; il « témoigne » de ce que j'ai voulu exprimer à travers ses aventures. La partie est, alors, définitivement perdue. En ce qui concerne le lecteur, tout au moins.

Prenons, par exemple, *Le Grand Vestiaire*, de Romain Gary (Gallimard, édit.). Un pupille de la nation — son père a été tué dans le maquis — est finalement recueilli par Vanderputte, petit trafiquant de marché noir, pauvre déchet humain qui s'efforce de concilier le cynisme imposé par sa profession et d'obscurs remords. Nous apprendrons finalement que Vanderputte, pendant la guerre, n'a pas résisté à la torture et a livré aux Allemands certains camarades. Entretemps, son jeune obligé, Luc, est devenu membre d'un « gang de J. 3 »... Tenez-vous bien : il abat Vanderputte, un jour, pour gagner le droit « de retourner parmi les hommes ».

Parmi tant d'autres problèmes actuels, celui de l'adolescence délinquante et pervertie par la guerre valait bien qu'on lui consacrât un roman, de même que le drame des « Siuscias » a été, pour un metteur en scène italien, un sujet de choix, particulièrement émouvant.

Mais n'importe quel lecteur sait cela : un bon roman, ce n'est pas seulement celui qui vous met au cœur d'un sujet neuf ou inattendu. Il ne faut jamais longtemps pour deviner où un auteur veut en venir en ce qui concerne « l'histoire ». De même au théâtre, il suffit souvent que le rideau se lève sur un décor, quelques personnages et l'une ou l'autre réplique pour que nous sentions où l'on veut nous mener. C'est alors le chemin qui nous importe et l'habileté du conducteur.

Pas plus que Romain Gary, Jean-Louis Curtis, avec *Gibier de potence* (Julliard, édit.), ne parvient à nous convaincre, une fois son sujet exposé et ses cartes à peu près toutes étalées devant nous. Lâché seul dans la vie, après avoir été élevé dans un orphelinat, Marceau devient un petit « gigolo » et malgré sa bonne volonté accomplit finalement la destinée de « gibier de potence » qu'on lui avait assignée dès l'enfance. Un pareil thème paraît au lecteur aussi valable qu'un autre et même d'une qualité assez riche. Le caractère implacable de la fatalité est, on le sait, l'un des plus efficaces ressorts dramatiques. Mais Jean-Louis Curtis, s'il parvient admirablement à mettre en place les rouages de sa machinerie, réussit à grand'peine à les faire tourner. Et lorsque enfin, agacé, il donne un coup de pouce pour ébranler balancier et roues dentées, il est trop tard : le coup de feu qui fait de son héros un assassin ne résonne même pas en nous...

Sans vouloir faire du paradoxe il n'est pas interdit de penser que l'un des caractères essentiels de notre temps est d'avoir placé l'homme devant un mythe terrible et obsédant et de le soumettre à son pouvoir, à toute heure du jour, dans presque toutes les circonstances de sa vie individuelle ou sociale. Le mythe de la justice, en effet, n'a peut-être jamais tenu une place aussi considérable qu'aujourd'hui dans la société. Perverti, doté par l'Etat d'un pouvoir maléfique, on le voit même parfois, dans certains pays, se faire l'auxiliaire de la tyrannie et dire sans cesse à l'homme : « Je vous courberai sous ma loi de fer ! »

Un jeune écrivain, Roger Grenier, vient de consacrer un remarquable essai à ces problèmes : *Le Rôle d'accusé* (Gallimard, édit.). « La justice, écrit-il dans son introduction, est présente à l'homme toute sa vie, et dès l'enfance on lui promet qu'il la retrouvera plus terrible que jamais après l'heure de sa mort. L'homme est en constante position d'accusé. L'objet de cette étude est de le décrire quand cette position d'accusé devient concrète, quand il est accusé devant un appareil judiciaire. C'est un des rôles les plus significatifs et les plus sincères qu'il soit amené à jouer dans la comédie de son existence... »

Roger Grenier étudie donc d'abord le fonctionnement de l'appareil judiciaire et s'attache à déceler les raisons pour lesquelles les rouages grincent si souvent. « C'est de l'humain plaqué sur du mécanique, dit encore fort justement l'auteur, l'accusé croit se trouver en face d'hommes et s'aperçoit bientôt qu'il est entraîné dans un immense engrenage... »

Bien entendu, un semblable essai se devait de consacrer une place importante à « l'accusé politique » : hier procès de Moscou, aujourd'hui procès de « collaborateurs » ou d'accusés de trahison par le parti au pouvoir (Petkov, par exemple). Lucides et généreuses, ces pages de Roger Grenier sont de premier ordre.

FRUIT D'UNE PRUDENTE
POLITIQUE DE STOCKS...

la qualité Camus triomphe !

1863

CAMUS

"LA GRANDE MARQUE"

COGNAC

EXPRESS - PUBLICITÉ . PARI

Société Nationale des Entreprises de Presse.
Imprimerie de Bobigny.
Dépôt légal 2e trimestre 1949. — Imprimeur no 80.

Supplément au N° 186 de *France-Illustration*.
Fondateur : Georges Oudard.
Le Directeur-Gérant : G. Cahen-Salvador.